Retranscription de la journée professionnelle de réflexion

Mardi 5 octobre 2010, Rennes (35)
Salle de la Cité (Métro Ste-Anne)

Avec les interventions de :
Christophe Moreau, Jean Hurstel, Nicolas Roméas, Jean Caune.
Conférences, ateliers, projections, apéro concert.

INFLUENCE DES PROCESSUS DE CREATION ARTISTIQUE SUR LES PARCOURS DE VIE

Rencontres professionnelles entre les acteurs sociaux et culturels, les artistes et les publics.

L'ART COMME LEVIER

Une journée proposée par
Danse à tous les étages !
En partenariat avec l'association Tout Atout, l'Opéra de Rennes, le Centre Hospitalier Guillaume Régnier, le Département Carrières sociales de l'Iut de Rennes.

Sommaire

Préambule p.3

Mise en mouvement p.4

Jean HURSTEL p.5
'A la recherche du point d'appui,
L'art comme levier en six thèses sans synthèse'

Christophe MOREAU p.13
'En quoi les processus de création artistique
influencent-ils les parcours de vie ?'

Cinq projets portés par les partenaires de la journée p.20

Nicolas ROMEAS p.36
'L'art est la dernière poche de résistance
de l'univers du symbolique'

Jean CAUNE p.45
'L'expérience de l'art : une modalité
de la construction de Soi et du rapport à l'autre'

Les mots de la journée p.58

Programme de la journée p.60

Liste des participants p.61

Bibliographie p.66

Préambule

L'association Danse à tous les étages présente L'art comme levier, journée professionnelle qui a eu lieu le 5 octobre 2010 à Rennes.
En partenariat avec l'association Tout Atout, l'Opéra de Rennes, le Centre Hospitalier Guillaume Régnier, le Département Carrières sociales de l'Iut de Rennes, la journée a été l'occasion de réflexions, d'échanges, de débats et de présentation de réalisations artistiques afin de s'interroger sur les conditions de l'art comme levier du mieux vivre ensemble.
Le département de l'action territoriale du Ministère de la culture et de la communication-DRAC Bretagne s'est associé à cette réflexion.

Chaque époque fonde de nouveaux rapports entre l'art, la culture et le social. Aujourd'hui, la culture tend à devenir un enjeu de société. Elle est étroitement liée, du moins sur le plan des représentations, au développement économique et social. Elle participe également au processus de création individuelle et collective de la vie des personnes.
De fait, des acteurs sociaux et des acteurs culturels travaillent de concert dans les territoires prioritaires pour développer la création et la parole artistique des habitants.

La rencontre avec les publics est devenue par conséquent un objectif privilégié de toute action culturelle vers un terrain d'échanges collectifs. Ceci nécessite une autre conception du travail vers les publics, et des modalités nouvelles d'intervention et de positionnement des acteurs, dans une réflexion approfondie concernant les obstacles à la création et les potentialités de chaque personne.
Mais quelles sont les conditions nécessaires pour construire un projet fondé sur une articulation entre l'art et les problématiques sociales ?
Et quel est l'impact des politiques, menées aujourd'hui dans le cadre de la décentralisation culturelle ?
Plus précisément **en quoi les processus de création artistique influencent-ils les parcours de vie ?**

La réponse à ces interrogations ne peut être limitée à des indicateurs purement statistiques et nécessite d'interroger nos pratiques professionnelles à travers le prisme plus large des grilles d'interprétation sociologique et philosophique.

C'est à cette réflexion que nous vous invitons, à travers également les témoignages d'expériences stimulantes qui n'oublient jamais de restituer la dimension humaine de la rencontre artistique.
Cette journée a donné la parole aux habitants, citoyens qui ont participé à ces démarches artistiques, aux artistes, aux chercheurs, aux professionnels du social et de la culture.

Le corps étant notre premier médium de communication aux autres et au monde, c'est dans une «mise en mouvement» avec un chorégraphe et une danseuse que nous avons eu le plaisir d'accueillir un très large public de professionnels.
Au-delà de ces échanges, c'est bien à la légitimation de l'échange artistique comme levier d'un meilleur vivre ensemble que nous souhaitons contribuer.

Mise en mouvement

Mettre en commun, articuler le singulier avec le collectif, danser *comme* et danser *avec* l'autre. Comment une mise en mouvement des corps reflète-t-elle cette question du commun dans notre société ?

Marie Glon, dans la revue *Repères*, dont le numéro d'avril portait sur le thème *Mettre en commun*, écrit :
« Faire 'corps commun' peut être une question de regard, d'espace. Un unisson révèle aussi l'irréductible diversité de ceux qui le forment. Et ressembler à l'autre peut être un risque, mais également un défi ou un désir, qui amène le danseur à se transformer ».

Nous avons invité Anne Karine Lescop, danseuse, et Osman Kassen Khelili, chorégraphe, à travailler avec les cent trente participants à la journée. La découverte sensible des uns et des autres, par des exercices mettant en jeu le contact, le regard, la mémoire sensorielle, l'écoute, a permis une participation généreuse, attentive et coopérative.

Prises de vue : Morgane Delamarre

‘A la recherche du point d’appui, L’art comme levier en six thèses sans synthèse’

conférence de Jean HURSTEL

Jean Hurstel est formé à l’Ecole Nationale Supérieure d’Art Dramatique de Strasbourg (TNS), et a fondé le théâtre universitaire en même temps qu’il effectuait des études de philosophie. Il est également le président-fondateur du réseau culturel européen Banlieues d’Europe qui fédère les projets artistiques dans les quartiers populaires du continent depuis 1990. De 1992 à 2003, il dirige la Laiterie – Centre européen de la jeune création à Strasbourg. Depuis 2003, il est expert dans le programme Urbact de la Commission européenne et président des Halles de Schaerbeek à Bruxelles depuis le 1er juin 2006.
> www.banlieues-europe.com

« En introduction, j'ai cherché dans le dictionnaire la définition du levier. Le levier est un corps solide, mobile autour d'un point fixe appelé point d'appui permettant de multiplier la force appliquée à une résistance. Tout est dit dans cette définition ; il faut toujours peser le poids des mots. Un corps solide. Mobile autour d'un point d'appui. Vaincre une résistance en multipliant sa force. Un corps solide, qui est mobile autour d'un point d'appui qui cherche à vaincre une résistance... C'est la définition même de la danse ! Les danseurs de Danse à tous les étages sont comme l'intitulé de cette rencontre.

La deuxième métaphore est plus belle encore. Le levier d'Archimède est une métaphore pédagogique selon laquelle un levier et un point d'appui permettraient de déplacer le globe terrestre. C'est beau ça ! Voilà l'ambition de cette réunion aujourd'hui, montrer comment le levier de l'art peut déplacer les montagnes et soulever le monde. D'ailleurs Théophile Gautier dans *Fortunio*, définit les divers leviers : la curiosité, le désir et l'amour, ces trois terribles leviers dont un seul soulèvera le monde...

C'est donc avec le levier des mots, autour du point d'appui des pratiques menées, que je tente de multiplier la force des actions menées sur le terrain car j'ai toujours travaillé avec les barbares, ceux de l'automobile, du charbon, des quartiers en perdition avec le levier multiplié de l'intervention artistique.

Thèse n°1. Je tiens mon levier à la main et je cherche un point d'appui.

> Le premier levier qui me vient à l'esprit est celui du Passé. Selon le grand principe chinois « Si tu ne sais pas où tu vas, regarde d'où tu viens ». Comment nos ancêtres ont-ils manié le levier de l'art pour vaincre résistances et embuches ? J'appuie sur le levier et immédiatement le mot utopie clignote dans un lointain passé, l'Utopie d'une culture partagée. La première pierre soulevée est celle de l'Affaire Dreyfus, lors de la montée de l'antisémitisme dans les années 1898.

La force multipliée fut celle de la création de la Ligue de l'enseignement des universités populaires et du théâtre populaire à Bussang, un théâtre souvent en dialecte vosgien, joué par des amateurs.

> La deuxième pierre, celle de 1934 à 1936 est la lutte des artistes contre le fascisme en Europe et l'extrême droite en France, qui en 1936 voit la création du cartel Pitoëff, Jouvet, Dullin, Buty au moment où se créent les cercles Léo Lagrange et les Auberges de Jeunesse.

> La troisième pierre qui édifia notre structure actuelle est celle de la fin du conflit mondial, avec la création des premiers centres dramatiques, et des MJC et du réseau Peuple et culture.

> La quatrième pierre, clef de voûte de l'édifice culturel, fut la décolonisation et la création du ministère de la Culture en 1959 occupé par André Malraux qui

commit là son péché originel : séparer l'éducation populaire du secteur artistique. L'Art y perdit son implantation sociale et l'éducation populaire sa relation avec les artistes. Le social et l'artistique dissociés. En 1968, l'édifice faillit s'écrouler devant les assauts de la chienlit, mais malgré tout, il résista, se renforça, essaima du théâtre à la danse, de la danse au cirque, du cirque aux musiques amplifiées, de la musique amplifiée à l'art numérique et désormais c'est tout un édifice que l'Europe nous envie, qui s'étend magnifiquement sur tout le pays. C'est autour d'une crise qu'on invente la culture, un autre système culturel ensemble.

Thèse n°2. Mais l'édifice si resplendissant bâti sur les pierres du Ministère présenta très vite d'importantes fissures.

Les premières fissures constatées furent statistiques. Malgré tous les efforts de démocratisation de la culture, les sociologues lancèrent leurs sauvages statistiques : le théâtre n'attirait que 6% d'une population qui y allait plus de deux fois dans l'année, 9% étaient allés trois fois au Musée, 2% à l'Opéra, la danse n'attirant que 8% et 68% n'y sont jamais allés de leur vie. Les ouvriers spécialisés sont 75 % qui n'ont jamais été dans un établissement culturel.
Mais plus grave encore, ces sorties dans les établissements culturels étaient étroitement corrélées avec le niveau de ressources et surtout le niveau du diplôme. Ceux qui possédaient un diplôme universitaire de 2ème ou 3ème cycle constituaient le public privilégié des établissements de Culture, trois fois plus nombreux que les bacheliers qui étaient eux-mêmes trois fois plus nombreux que ceux qui possédaient le C.A.P.
Mais le coup de grâce fut apporté par Pierre Bourdieu qui s'attaqua aux fondations de l'édifice culturel français en montrant que la culture constituait un héritage familial. Ceux qui étaient dépositaires de diplômes depuis plusieurs générations fréquentaient les lieux de culture à 39%, ceux qui étaient dépourvus de cet héritage seulement 9%.
L'utopie d'une culture partagée s'est fracassée sur cette réalité de l'inégalité et de l'exclusion.

Thèse n°3. La main sur le levier de vitesse, accélérer et lâcher tous les freins.

C'est seulement en lâchant les normes et les stéréotypes que le levier de vitesse peut jouer son rôle. Vous arrivez à Montbéliard Peugeot par une journée de novembre brumeuse et froide, et, en face d'une cité ouvrière, blocs, barres, tours, vous vous demandez «Qu'est-ce que je fais là, sur quoi vais-je appuyer mon levier pour entreprendre cette ouverture sur le monde de l'Art ?». Vous ne distinguez que les lumières bleutées de la télé à toutes les fenêtres.
Alors, prenant votre courage à deux mains, vous vous rendez chez les barbares périphériques. Les boîtes à lettres sont saccagées, la minuterie est détraquée, à la lumière d'un briquet vous lisez quatre noms sur quatre portes : Abdesselement, Minkowski, Gomez, Schmitt. Au premier, vous frappez. Le gars vous demande :
« C'est pour un aspirateur, vous êtes témoin de Jéhovah ?
–Non pas du tout.
–Alors c'est pourquoi ?
–Moi je fais du théâtre. »

Alors il ouvre la porte, parce que celle là, on ne lui avait encore jamais faite ! On est invité à rentrer, en se disant « Je le connais cet Abdesselement; j'ai lu tous les travaux sociologiques ». Vous découvrez qu'il est calligraphe arabe, fait tous les mariages du quartier, et il vous dit : « J'ai une pierre dans mon coeur que je n'arrive pas à réchauffer, c'est mon fils il rate tous ses examens... Mais il est premier en breakdance ! »
A côté c'est Minkowski, du même village que le Pape Jean-Paul II: « Chaque fois que je prends ma voiture pour y retourner, elle tombe en panne… C'est un miracle à l'envers ! » Gomez, lui, a fait la guerre d'Espagne et me dit « Le seul bien que j'ai, c'est un verger qui porte les noms des camarades morts à la guerre, et je ne donne les fruits de mes arbres fruitiers qu'aux enfants de la cité».
Résultat...
La Scène Nationale propose dans un tract distribué dans les boites aux lettres une lecture ontologique mais néanmoins dialectique avec une pointe d'ouverture au regard critique de *Mais n'te promène donc pas toute nue* de Feydeau. Schmitt, Minkowski et Abdesselement n'y vont pas bien sûr ! Ils ne vont pas non plus au centre socioculturel qui propose des cours d'Ikebana, de poterie et de couture. Tout le monde dira que ces gens là, Monsieur, ne sont pas cultivés, ils ne vont ni au théâtre, ni au centre socioculturel. Inversons la question, les centres socioculturels ne sont pas ouverts à ces représentations, ces valeurs, à ces cultures variées, à l'immense richesse et diversité culturelle de ce monde. C'est ce système qu'il faut abattre.

Autre exemple d'un travail réalisé avec deux cent loulous dans un stage d'insertion rétribué chaque jour sur neuf mois. On a fait venir des astronomes. Ces jeunes sans bac ou certificat d'étude étaient fascinés. Nous sommes arrivés à des questions comme « Pourquoi les planètes tiennent-elles dans le ciel ? ». Cela peut paraître bête mais à force de faire jouer, de mettre en scène, ils sont arrivés jusqu'à la mécanique quantique ! Ce projet était formidable comme révélation d'une potentialité humaine, du plaisir qu'ils avaient d'écrire ensemble, sans promesse de notes ou de promotion sociale. Je voudrais rendre sensible à ceci : nous sommes insensibles aux cultures vécues dans notre monde contemporain, d'une extrême diversité des cultures (au sens anthropologique).
Le passage de ces cultures vécues à l'art est complexe et difficile. Il n'y a pas d'enfant loup dans nos pays, il n'y a que des gens plongés dans le langage. Chacun est porteur d'un langage imaginaire et symbolique, comme un territoire énorme à explorer. Nous connaissons mieux les commissariats de police américains à la télévision que la vie de nos voisins. L'art est un champ d'expansion formidable, on peut proposer une nouvelle dimension culturelle si tous les projets se réunissent.
Notre société a besoin de ce potentiel énorme pour comprendre, potentiel de partage entre social, culturel, université. Il faut conjuguer les forces pour faire advenir les choses, parce que les mondes

« Chacun est porteur d'un langage imaginaire et symbolique, comme un territoire énorme à explorer (...) Notre société a besoin de ce potentiel énorme pour comprendre, ce potentiel de partage entre social, culturel, université. »

et cultures dans lesquels nous vivons sont d'une complexité et d'une extension infinie.

Thèse n°4. Saisissez vous des leviers de commande et foncez.

Le paysage est fascinant, même si les routes financières sont étroites, même si vous faites appel à ce carburant illimité, la créativité, l'imagination, indispensable sur les autoroutes de la Culture. A Vienne, le groupe d'artistes 'Wochenklausur', après une longue dicussion avec la population sans domicile fixe de la ville, a décidé que le bus sanitaire dont avaient besoin la population sdf serait le but de la performance artistique.
Ils sont allés voir l'adjointe aux affaires sociales de Vienne, et ont placé un journaliste du Spiegel : «Pourquoi n'y a-t-il pas de réponse sanitaire et médicale à ces personnes ?». Réponse de l'adjointe: «Dans quinze jours, il y en aura une, vous pouvez l'inscrire dans le journal». La même réponse fut faite par l'industrie pharmaceutique contactée elle aussi par le journaliste et le groupe d'artistes. On peut passer de l'esthétique au travail social, et pas seulement le contraire !
C'est vrai aussi à Belfast, où l'association 'Beat Initiative' avec David Boyd, se bat contre l'exclusion religieuse, et réunit catholiques et protestants pour un défilé de musiques brésiliennes et musiques du monde, contre les défilés militaires.
Au fond, il n'y a pas un type de projet mais chacun répond au désir d'un groupe et à un environnement qui est là. Nous sommes encore trop timides dans nos propositions. La parole circule mal dans la technocratie toute puissante.

Quels sont les points d'appui de ces leviers artistiques ?

- **La participation des habitants**
- **L'appel à l'imagination, la créativité**
- **La formation mutuelle**
- **L'apprentissage de la démocratie par le partage des idées**

Thèse n°5. L'utopie d'une culture partagée est déjà en marche, servons nous de tous les leviers disponibles.

Servons-nous du levier du partenariat, en dépassant les clivages socioculturels, culture, éducation populaire, université, de l'économie sociale et solidaire, des associations écologiques.
Du levier des institutions qui marchèrent souvent sur deux pieds et qui, au-delà de leurs programmations traditionnelles, entreprennent de nouvelles aventures artistiques. Par exemple, l'Opéra de Lyon avec le 'Pockemon crew', le Musée 'Tyne and Wear' avec ses collections apportées par les habitants, la ville de Setubal au Portugal et son musée de la pêche.
Enfin le levier politique. La convention de l'Unesco sur la protection et la promotion de la diversité culturelle, à la Conférence générale de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, a été signée en octobre 2005, mais pas appliquée. En ces temps de régression, de conservatisme, face aux forces réactionnaires, nous n'avons pas seulement le choix de la Résistance mais la force de proposition d'un nouveau projet culturel, comme levier d'un changement global, le levier d'un autre monde possible.

Thèse n°6. Se servir d'un levier pour multiplier sa force, et vaincre la résistance, exige de peser de tout son poids contre les résistances.

Les résistances sociales : chaque personne baigne dans la culture, puisqu'elle baigne dans le langage. Il n'y a pas de public empêché ou indifférent, lorsqu'on se sert du levier de l'échange, lorsqu'on privilégie le passage de ces cultures vécues à la dimension artistique. Ce passage est redoutable.

Les résistances institutionnelles traditionnelles : l'art n'est pas limité à la fréquentation d'un établissement culturel. L'offre foisonnante de manifestations artistiques, la course vers un public branché, n'est plus suffisante. Il faut susciter le désir de culture le plus large possible.

La résistance des peurs, des enfermements et des replis, la haine de l'Autre, la haine de soi, ce repli sur l'individu privatisé aboutissant au narcissisme, les sociétés libérales, la machinerie des producteurs consommateurs, entourée d'un triomphe du sécuritaire et de l'exclusion de l'Autre. Le continent des cultures est immense, et nous n'en avons exploré que les prémices. Servons-nous de tous les leviers pour inventer sans cesse, pour soulever par l'Art le monde ancien, pour que le monde nouveau puisse advenir. Je voudrais simplement que vous preniez conscience que nous sommes devant un champ formidable de culture. L'écoute de la parole des autres, ainsi que la réunion dans un travail imaginaire et symbolique, permet de créer un autre type de société où l'on s'exprime et on aboutit à un projet commun... C'est ça un autre monde possible ! ⟩⟩

Questions / Réactions

On comprend le potentiel que recèlent les habitants d'un territoire, le fait de réunir les forces en une synergie, une entraide. Quels sont les grands facteurs de réussite pour aider les territoires à s'organiser ?

Jean Hurstel- Je peux prendre l'exemple d'Accrorap qui a travaillé avec La Laiterie dans un quartier de banlieue traditionnel, au centre socioculturel de l'Elsau à Strasbourg, en 1996. Ils ont fait un travail formidable, ont monté le spectacle *Echafaudage* avec une centaine de participants. Trois sont devenus danseurs professionnels. Mais ce qui est le plus important, c'est cette potentialité exprimée. Dans cette compagnie, Kader Attou répétait sur des cartons dans la banlieue lyonnaise, il est aujourd'hui directeur du Centre Chorégraphique de La Rochelle. Un parcours institutionnel certes mais créatif.
Je vois par exemple le défilé de la Biennale de la Danse à Lyon. 5000 personnes répètent pendant dix-huit mois avec des chorégraphes pour un défilé de deux heures. Pourquoi faire cela ? Réponse des gens : « J'appartiens à la ville, mon corps est dans la ville je suis la ville » : la reconnaissance est au centre.
Lorsqu'il y a un vrai projet culturel, je ne m'arrête pas aux centres socio-culturels, je vais voir les habitants qui m'emmènent à d'autres. Le projet culturel réunit le social et la culture pas seulement l'artistique. Il faut passer à l'action. J'ai un critère d'évaluation : combien y a t-il de projets qui naissent après mon passage ? Communiquer mon désir multiplie les désirs.

On cherche à chaque fois le mode d'emploi, cela me choque.

J. H.- Les gens du travail social doivent prendre en compte ce qu'il y a au-delà de la réalité sociale. Le plus important c'est ce qu'il y a derrière : le symbolique. Ce n'est pas la réalité matérielle qui est en cause mais l'imaginaire et le symbolique.

Transformer les cultures en art nécessite des moyens en ressources humaines, des financements, du soutien politique. Y a-t-il des moyens suffisants ? Vous connaissez les réponses quand le Président fait la fête au Fouquet's…

J. H.- Mais il y a plein de puits de pétrole, il faut savoir où forer. La politique de la ville a permis un essor formidable dans les quartiers, il existe par exemple plus de 1000 projets à Lyon. C'est le désir qui compte et le plaisir. Je fais un projet car j'ai envie qu'il se fasse. C'est à la fois extrêmement difficile et formidable quand vous avez une représentation culturelle et des valeurs qui émergent jusqu'à les montrer publiquement. Il y a la fois une créativité formidable partagée, qui n'est pas réservée qu'aux artistes. Puis un processus d'appartenance se déclare. Enfin c'est une forme d'enseignement mutuel. De cet échange naît une production. C'est dans ces petites expériences, si les friches industrielles devenues culturelles, les théâtres de rue au réseau européen, si tout cela convergeait, on aurait une force incroyable par rapport aux politiques menées actuellement.

Je me posais la question du lien et me demande si nous les travailleurs sociaux ne serions pas en perte d'appartenance avec nous-mêmes, perte peut-être liée à cette technocratie verticale ? Comment parler du lien si nous-mêmes nous n'arrivons pas à en créer entre nous ?

J. H.- J'ai écrit un texte ; la culture est lien social. Il ne peut y avoir de lien social que s'il y a culture, un ensemble de représentations des valeurs. Aujourd'hui, on essaie de privatiser l'individu à tout prix (consommation ou production). Mais cela peut créer le lien inverse, où c'est vraiment le désir qui prime pour porter un projet.

Je pense au geste artistique de Maguy Marin dans le spectacle 'Ça quand même'. Elle s'adresse au public : « Qu'est-ce que vous venez chercher en venant nous voir ? Et quelle est notre prétention d'artiste à vous convoquer devant nous ?» Cette question m'accompagne sans cesse : en quoi l'art me concerne et me concerne parce qu'il concerne aussi mon voisin ? Peut-on revenir sur la place de l'artiste et son rôle dans la cité comme révélateur à soi même et à l'autre ?

J. H.- Le passage des cultures vécues au domaine artistique n'est pas simple. J'ai des exemples de gens du milieu ouvrier avec des diplômes universitaires. C'est terrible car ils ont l'impression d'avoir trahi leurs valeurs. L'écrivain Annie Ernaux est un exemple frappant de ce passage à effectuer. Seul l'artiste peut le réaliser car il est dans l'imaginaire et le symbolique. De plus en plus d'institutions l'opèrent en relation vivante avec leur environnement comme l'Opéra Royal à Bruxelles, ou encore à Lyon : les danseurs hip hop dansant sous les arcades de l'Opéra National de Lyon sont aujourd'hui en résidence dans ses murs ; c'est le Pockemon Crew. Chaque territoire suscite une question, tout le travail d'un projet culturel est de tenter d'y répondre.

Je voulais partager une réflexion sur le fait qu'un artiste serait hors du réel, et amènerait systématiquement de l'imaginaire. Je propose une autre formule : on amène du réel effectivement; non pas cru mais cuit. On a cette distance par le biais de la cuisine de nos médiums. Nous n'amenons pas autre chose que la vie, l'existentiel. Le levier est à deux endroits : l'art est à l'endroit qui soulève et à l'endroit qui appuie.

Comment assumer cette contradiction de désigner les gens, les banlieues, les quartiers sensibles ?

J. H.- La sensibilité des quartiers sensibles... Souvenons-nous «c'est le maillon le plus faible qui fait la force réelle d'une chaîne». C'est dans ces quartiers que s'expérimente à l'heure actuelle la cohabitation entre les religions et cultures différentes. C'est là qu'est née la culture hip hop, formidable levier d'insertion pour des quantités de jeunes. Au fond, c'est à ce point faible de notre société que se joue quelque chose d'incroyable.

‘En quoi les processus de création artistique influencent-ils les parcours de vie ?’

conférence de Christophe MOREAU

Christophe Moreau est sociologue à JEUDEVI et chercheur associé au LARES/ Université Européennne de Bretagne. Il est docteur en sociologie, spécialisé dans la recherche sur la personne humaine et l’accompagnement des politiques publiques, notamment en matière d’éducation, de jeunesse, de travail social, de développement local et urbain. Il a créé JEUDEVI (Jeunesse Développement Intelligents), SARL centrée sur la recherche-développement en sciences humaines et sociales.

> www.jeudevi.org

« Je propose d'être un regard extérieur, partageant les réflexions issues des rencontres avec les gens, avec les *usagers* qui bénéficient des actions proposées par le public de professionnels présents ce jour. Je précise aussi que dans l'accompagnement sociologique que l'on effectue, on ne parle pas d'intégration, d'insertion ou d'inclusion. Mais on parle d'affiliation sociale, non pas pour faire rentrer les gens dans un grand tout que serait l'intégration, mais parce que le terme d'affiliation permet d'essayer de donner à tous le moyen de développer ses compétences, et de créer du lien. Je m'inspirerai de travaux internationaux conduits en Allemagne, Suède, Suisse, Pologne notamment sur l'aide sociale à l'enfance, et d'actions plus proches de nous comme celles des Articulteurs à Redon, ou encore le projet Créatives avec Danse à tous les étages !

1. Accompagner l'affiliation sociale au cours de processus artistiques.

Comment accompagner des familles qui bénéficient de l'aide sociale à l'enfance, et que peut-on apprendre des autres nationalités ?
Ce qui anime les échanges d'un sociologue avec les chercheurs européens sur le travail social, c'est aider les gens à passer d'une position d'objet à une position de sujet. On sous entend ici que les gens sont mis en position d'objet par les institutions.
Un jeune a dit «J'étais une chose dans un système et un jour j'ai rencontré quelqu'un qui s'intéressait à moi, à mes compétences, ce que j'étais.» Quand le potentiel en lui est valorisé, il devient maître de ses décisions, de ses mots, de ses actions. On a intérêt à passer de la normativité à la réflexivité, à construire avec la personne une prise de recul sur sa situation. Le travail social est un apprentissage réciproque, un parcours où le professionnel apprend de l'usager et vice versa. Il est urgent d'écouter et de faire remonter la parole des usagers au niveau institutionnel.

2. Identité et affiliation sociale

Le corps est un substrat de l'identité par..
- Le toucher
- Le positionnement horizontal (séparation, individuation)
- Le positionnement vertical (vertige, ascension, ivresse, glisse)
- Trouver la limite à son propre corps

Poser la frontière, trouver la bonne distance avec l'autre par exemple avec la danse...
- La réflexivité c'est le regard sur soi,
- L'extimité permet de s'approprier son intimité par le regard de l'autre sur soi
- L'effet miroir présente la singularité et la distinction
- La présence absence se négocie dans la présence à l'autre

Mettre en mouvement la dynamique identitaire, c'est...
- Être quelqu'un de singulier, connaître sa filiation, son origine et lutter pour sa reconnaissance. Les usagers sont souvent réduits à un masque, celui de l'échec, de l'étiquette stimagtisante.
Il faut permettre à chacun de jouer des rôles, des masques avec le théâtre social: jouer le père, le fils, le travailleur, le mari, l'ami
- Ecrire le roman biographique, familial, celui d'un quartier aussi

Faire appel à l'émotion, c'est...

- Accepter et verbaliser ses affects, partager à plusieurs des émotions
- Lever des peurs, reprendre confiance
- Diversifier les objets de désir, partager des objets, la fête

L'imaginaire aide les gens à se décaler du réel, des habitudes qui étouffent..

- Travailler le conte, l'humour, le mythe
- L'art c'est aussi une façon de se représenter le monde, c'est forcément raconter une histoire aux autres; poser une trace de ce qu'on dit du monde

La limite et le temps des projets culturels, cela intègre de ...

- Différer, temporiser, être ponctuel, prendre le temps
- Apprendre à se freiner, à tomber, perdre, par le jeu, sans enjeu
- L'artiste nous rappelle souvent notre finitude, le tragique, nos propres limites, humaines

Le désir est la principale caractéristique du vivre...

- Souvent les personnes en grande souffrance n'ont plus de désir
- On peut construire du désirable, un «bien idéalisé»
- Avoir de la valeur, être aimé, aimable

L'accent est à porter sur la valeur des êtres, des choses, des mots. La contribution c'est recevoir, déléguer, faire confiance et engager la responsabilité (soi, son corps, son logement, sa famille).
S'engager, grâce au collectif qui permet de sécuriser cet engagement. Par le collectif, l'altruisme devient un support de résilience (cf. les travaux de Boris Cyrulnik sur la résilience).

3. Innover dans le travail social

L'évaluation dans le travail social est une contrainte souvent rejetée car elle est managériale, technocratique, quantitative, contraignante. Il faut le désir de mener une évaluation de façon offensive et créative.

Quatre pas de danse conceptuelle pour aller vers l'évaluation...

> Passer de l'intégration à l'affiliation. On arrête de regarder les systèmes et on voit les gens, les compétences, les peurs, on remet leur parole au coeur de l'évaluation.

> Réfuter la dissociation entre l'action individuelle et le collectif. Dans la manière de penser l'individu, la personne est un être réseau interconnectée en permanence aux autres. Est-ce qu'on coopère entre social, santé, culture, psychiatrie ?
Le lien entre l'organisme de formation et le travailleur social est essentiel. Où est la place pour une analyse des pratiques de façon partagée ? Où est la place de l'échange avec les chercheurs, l'international ? Toutes ces choses permettent de regarder autrement comment on a travaillé.

> Ne pas uniquement se centrer sur la responsabilité (le projet, le contrat), mais aussi sur l'identité (capacité d'être un faisceau relationnel, dans l'appartenance au territoire) et le désir. Remettre une personne en mouvement, c'est restaurer son identité et travailler ses émotions.

> De la normativité à la réflexivité : en passant d'une posture d'objet à une posture de sujet. Avec les institutions il faut se conformer à une exigence de normativité mais sachons être dans l'implicite, la profondeur, la mise à distance du réel ; on prend du recul sur soi et sur la vie.

4. Les difficultés à évaluer les apports des processus artistiques

« L'évaluation, ça n'est pas notre culture professionnelle ; on ne nous demande que du quantitatif ».

L'évaluation corrrespond à une commande publique : nous créons des espaces de réflexion pour développer une évaluation plus anthropologique. Il n'y a pas d'évaluation sans objectifs clairs : parlons d'affiliation sociale et non seulement d'insertion professionnelle.

Faisons remonter la parole des usagers pour mieux évaluer les effets. Objectivons les compétences identitaires contributives, imaginaires, éthiques, puis les transferts possibles entre les champs (champ social, champ culturel, champ professionnel).

Créer de l'événement , c'est structurant pour la société et l'individu. Il faut aussi faire une place à l'artiste, car il aide à se décaler, dans une coproduction de projets. S'inscrire dans une dynamique duelle : avec les usagers : on sent et on accepte cet espace de vie, de vide, de réflexivité; on prend du recul sur soi et sur la vie. Avec les institutions, on se conforme à une exigence de normativité.

Travaillons le lien entre l'organisme de formation et l'organisme social, pour un ancrage local, évènementiel, communautaire, international.

5. Idées clefs pour clarifier les objectifs et les effets à évaluer

Être

dire, faire des expériences

passer des entretiens

être réduit à un masque

changer de masque

le programme normatif

le plein, le visible

le processus de pensée, le vide

l'implicite

les processus anthropologiques

le transfert possible vers le monde du travail ou autre

corps

lien

frontière, distance

identité, dynamique identitaire

utilité, réciprocité

émotion

désir, valeur

limite et temps

imaginaire, pensée réflexive

TÉMOIGNAGES DE PARTICIPANTS RECUEILLIES LORS D'ACTIONS CONDUITES PAR TROIS ASSOCIATIONS

En Pays de Redon et Vilaine, des associations, des artistes, des représentants, des élus, des habitants, associés à des experts, se mobilisent autour d'un programme d'initiative communautaire EQUAL en plaçant la culture au cœur du développement local : ce sont les Articulteurs.
> www.articulteurs.org

« Pour nous les artistes, c'est comme les médecins ; ils donnent pas les médicaments, ils donnent la parole, ce sont les médecins du cœur »
« L'artiste est comme nous et en même temps extraordinaire »
« Donner de soi, contribuer, et pas seulement recevoir »

Le rencart des mots dits, c'est l'inauguration d'une place à Redon avec la compagnie La Margoulette, membre des Articulteurs.
> http://www.gigibigot.com

« S'enrichir de la différence »
« Il n'y a pas de jugement, ça fait tomber l'appréhension »
« L'envie de le faire, le plaisir passent par-dessus la peur »
« C'était une thérapie, un oubli des soucis quotidiens »

Le projet Créatives de Danse à tous les étages ! projet artistique avec des femmes en recherche d'emploi.
> www.danseatouslesetages.org

« Ça a dégagé des émotions des choses, un bilan complet en fait »
« Le corps, la tête, la créativité»
« C'est du domaine de l'émotion, de l'amour »
« On est en collectif avec des gens différents »
« On est des personnes à part entière avec des parcours différents »
« On est là pour le même travail, il y a un but, ça n'est pas pour nos propres problèmes »

Questions / Réactions

Est-il question de filiation, d'affiliation ou les deux ?
Christophe Moreau- Je parle d'affiliation. C'est un double processus permanent qui exige de mettre à distance le monde, ainsi que trouver sa place par rapport à autrui, et être utile. La société est un grand théâtre. La persona c'est le masque que nous adoptons dans l'échange avec l'autre.

J'ai une question et une réaction. Nous avons le sentiment que les jeunes sont coincés. Le seul trajet possible c'est de consommer. Ce que tu dis c'est qu'il s'agit de leur ouvrir un autre pensable. Souvent les gens s'estiment enfermés dans une étiquette. Que penses tu de l'altérité ?
C. M.- « Les jeunes » ça n'existe pas. Il y a des typologies différentes. Certains sont dans une hyper distance avec autrui et dans un monde imaginaire. Certains doivent assumer le principe de réalité. Certains ont besoin d'une altérité physique, ce qui nécessite une expérience concrète. Certains n'ont pas eu la capacité de prendre de la distance. Il y a embrigadement dans l'identité collective. Il faut travailler l'intériorité et le décalage avec ces jeunes là, dans la question de la distance et du corporel.

Question simpliste en réaction à l'atelier où j'ai eu la bonne surprise de toucher l'autre. On ne se touche plus. Pourquoi ?
C. M.- C'est lié à la rationalisation institutionnelle. On n'est plus dans des expériences partagées mais dans l'entretien d'une peur du toucher, les lois font qu'on ne touche plus les enfants et adolescents.

Le terme de contre proposition a retenu mon attention, c'est plein de liberté et d'espoir, il ne faut pas attendre l'argent ! Le processus créatif est en perpétuel renouvellement !

Qu'est ce qui se passe sur le terrain ? Quels moyens existent et comment est-ce mis en œuvre ?
C. M.- La clé c'est le territoire; dès lors qu'il y a un coordinateur sur un terrain, avec un système coopératif. Par exemple il y a L'Age de la Tortue sur le Blosne, les Articulteurs à Redon. Ce ne sont pas les tuyaux institutionnels (social, santé, justice, culture..) cloisonnés mais le lien sur un territoire.

J'interviens dans le plan dynamique espoir banlieue. On se voit imposer un impérialisme culturel. Il faudrait reconnaître la culture des jeunes, leurs modèles. Or ça crée des blocages dans la coopération. Il y a un décalage : certains pensent à valoriser leur seul modèle (comme les chorégraphies vues à la télé, à la star'ac…). Comment dépasser ce frein artistes / travailleurs sociaux ? Comment lever le voile ? Ne pas se recroqueviller derrière des positions institutionnelles qui sont un frein à la coopération ?

C. M.- Il faut ne pas regarder le nombril des institutions mais les gens. Avoir un regard plus anthropologique et pouvoir dire les désirs, les peurs… L'objet de notre réflexion c'est les gens, ce n'est pas les institutions. Comment créer des espaces de réflexivité ? Dans une analyse partagée, regardons l'usager et le travail sur les objectifs.

Depuis quand le mot évaluation est-il rentré dans l'éducation populaire ? Que va-t-on dire aux enseignants qui refusent l'évaluation des enfants? Le discours de l'évaluation c'est un discours de directeur de ressource humaine en entreprise!

C. M.- On n'en a pas parlé dans le champ de l'éducation populaire. L'évaluation est une obligation légale qui s'impose aux organismes du travail social : en tant que chercheur, je pointe le fait qu'une mise en sens est à mettre en place sinon on va se faire paralyser. La meilleure façons de résister est de faire une contre-proposition intelligente. L'humain a une épaisseur. Il n'est pas qu'un objet de marché, c'est notre affaire.

Je suis interrogative sur la notion d'échelle parce que les institutions sociales demandent des évaluations à leur échelle. Tout le monde contribue à une mise en mouvement : quel est ton avis sur l'idée de minimiser la question en la réduisant à l'échelle des institutions?

C. M.- C'est seulement de la gestion. Pour les espaces de pensées, l'échelle c'est le quartier, le territoire et partager les espaces de réflexivité. C'est là que les gens soufflent, écoutent les autres et progressent. Si les institutions l'entendent elles progressent aussi. C'est créer des appels d'air. La seule façon d'avoir l'espace de réflexité est de le partager avec d'autres institutions sur le territoire.

Parles tu de territoire ? De quelle détermination politique ? Le territoire est-il celui de ceux qui font le projet ?

C. M.- La question du territoire est celle du territoire vécu; avec l'importance que les gens travaillent ensemble dans les quartier, les îlots.

Cinq projets portés par les partenaires de la journée

« S'accorder, se lancer »
> CENTRE HOSPITALIER GUILLAUME RÉGNIER

« Dépasser les contraintes »
> DÉPARTEMENT CARRIÈRES SOCIALES DE L'IUT DE RENNES

« Action en création »
> ASSOCIATION TOUT ATOUT

« Transférer les compétences »
> ASSOCIATION DANSE À TOUS LES ÉTAGES !

« Découvrir et se découvrir »
> OPÉRA DE RENNES

‘S’accorder, se lancer’

La commission culturelle créée en 2006 au Centre Hospitalier Guillaume Régnier a pour objectif de suivre et promouvoir le développement d’actions culturelles et artistiques, dans les lieux où exercent des équipes spécialisées dans le cadre des missions de cet établissement public de santé mentale (Hôpital psychiatrique, Centres Médico-Psychologiques, Centre d’Accueil Thérapeutiques, Hôpitaux de Jour, accueil aux adolescents et jeunes adultes… mais aussi aux Unités de longs séjours, Maison d’Accueil Spécialisé, Etablissement Spécialisé d’Aide par le Travail, lieux spécialisés pour les toxicomanes…). Les objectifs de la commission sont de faciliter les rencontres entre services, associations et secteurs concernés et les partenaires intéressés pour diffuser des informations, favoriser l’élaboration, accompagner la réflexion, développer la recherche et la mise en place de réalisations concrètes de ce type d’actions.
A l’hôpital psychiatrique, dans le secteur G05, il y a un lieu, depuis plusieurs années, une sorte de cave avec un coin cuisine où les personnes hospitalisées (ou qui l’ont été) peuvent aller passer un moment. Il y a là, José et Aliette, infirmiers psys. Après avoir discuté et bu des cafés, ils ont travaillé avec d’autres à quelques reprises de chansons françaises. Puis, après s’être équipé en matériel grâce à l’association RESO 5, ils se sont mis à écrire et composer. Les membres de The Caps se produisent dans divers endroits. Ils viennent d’enregistrer un nouveau CD et ils ont travaillé avec une professionnelle, Marianne Bressy, à la réalisation de clips vidéo.

Echanges…

Marianne Bressy : J’ai animé un atelier vidéo, dans le groupe de musicothérapie géré par l’infirmier José Castilla, à l’hôpital Guillaume Regnier tous les jeudis de décembre à juillet 2010. Les participants à l’atelier ont appris à écrire et tourner des clips. J’ai appris énormément aussi. Je ne savais pas comment j’allais leur faire écrire le scénario du clip, et apprendre à manipuler la caméra. A la base, ils étaient là juste pour faire de la musique, et j’ai monté un atelier sur cet atelier de musicothérapie! J’organise souvent des ateliers mais c’est la première fois que ce cas de figure se présentait.

> le Centre Hospitalier Guillaume Régnier

avec Marianne Bressy, réalisatrice, José Castilla, Jean-René Durand et Thierry Tual, membres de The Caps

Il fallait les amener à l'idée de travailler la vidéo, à communiquer différemment avec leur groupe dans un travail long depuis la musique vers l'image. Pour ces trois clips réalisés, l'idée a été que le compositeur de chaque morceau écrive son point de vue sur sa chanson, puis que tous les musiciens fassent de même, afin qu'au final le clip soit représentatif du groupe entier.

Thierry Tual : Je suis le batteur du groupe. Le but de l'atelier était l'autonomie chez les malades atteints de problèmes psychologiques. Ma démarche était de passer du spiritueux au spirituel, la batterie m'a permis de me rétablir. Je soutiens tous les musiciens en difficulté pour devenir plus autonomes et prendre un nouveau départ dans la vie.

> Questions : Qui choisit de participer ?

José Castilla : L'atelier est ouvert à tous, hospitalisés ou non. Il y a différents groupes : musique traditionnelle, chansons françaises. L'essentiel du travail est de susciter le désir. Par exemple des gens étaient auparavant des musiciens, ils reviennent, prennent un café, reprennent goût à la musique. Il y a un côté communautaire. Si l'objet à proposer n'est pas complètement abouti, ça n'est pas grave, on en reste au plaisir. Les personnes en souffrance psychique ont besoin de soins : tout est ouvert ; on s'adapte à chaque individu, à chaque besoin.

Quelle est la part du soin dans la musique, son articulation ?

José Castilla : Je ne parle pas de musicothérapie, d'art-thérapie. J'utilise le support de la musique, quelque chose qui va servir au transfert. Je fais ça depuis 1976 et j'ai développé ma propre méthode. C'était presque interdit à l'époque de faire de la prise en charge des schizophrènes avec de la musique.

Par rapport à l'image, le groupe est-il auteur de l'ensemble des choix, du synopsis ?

Marianne Bressy : Oui, ils participent à l'écriture du scénario, au tournage, à l'utilisation de la caméra, ils sont également acteurs dans les clips. Ils ont appris à manipuler la caméra sur d'autres sujets avant de tourner le clip. Mais ils n'ont pas participé au montage qui est très long.

The Caps (le batteur n'est pas sur la photo)

Une fois que le film est monté par moi-même, on regarde à nouveau ensemble, si cela convient à tous. Le travail, comme réalisatrice, a aussi été de les motiver pendant plusieurs mois, de susciter le désir. Pendant longtemps, je n'ai pas parlé de film, je les ai rencontré d'abord pour les motiver à faire quelque chose en plus de cet atelier de musique.

Au-delà de la réalisation, y a-t-il le désir que ce produit fini soit partagé ? Une envie de le montrer ?

José Castilla : Les participants soit ont eu une vie d'artiste soit se définissent comme artistes, des individus composant de la musique. Ils veulent créer et le montrer. Ils vont jusqu'à l'enregistrement auprès de la SACEM, c'est un statut reconnu. Là ils vont jouer à l'issue de cette journée professionnelle. On parle ici de psychiatrie mais il ne s'agit pas que de cela.

Ce matin on a beaucoup parlé de la parole de l'usager. Comment as-tu vécu cette expérience ?

Jean-René Durand : Les débuts ont été difficiles. L'approche de la caméra est malgré tout intéressante. On a fait nos plans nous-mêmes, ça nous a enrichi, ça nous a donné envie de continuer à faire de la vidéo. C'était positif.

Thierry Tual : J'apporte mon soutien musical au groupe. On a fait des concert et enregistré en studio... C'est enrichissant au niveau du contact humain.

> Centre Hospitalier Guillaume Régnier

108, av. du Général Leclerc
BP 60321
35703 RENNES CEDEX 7
Tél. : 02.99.33.39.00
www.ch-guillaumeregnier.fr

‘Dépasser les contraintes’

Le Département Carrières sociales prépare à exercer les professions de l’animation dans des espaces non conçus pour accueillir l’art et le montrer. Les locaux de la formation et ceux de l’animation professionnelle sont a priori inadaptés. Dans les deux cas, les budgets à affecter à des projets artistiques sont de plus restreints. Nous avons choisi de prendre appui sur l’analogie des contraintes pour mieux les dépasser. Partant de l’hypothèse que vivre [avec de] l’art puisse être enrichissant, un programme de travail pluriannuel en partenariat étroit avec le Frac Bretagne s’est construit depuis 2005, permettant d’installer des œuvres contemporaines dans les locaux. De cette analogie des contraintes s’est construit progressivement un programme de travail, récemment baptisé ECHELLE : 1, en partenariat étroit avec le Frac Bretagne. Sont ainsi présentées de manière permanente les œuvres suivantes : Lawrence Weiner : IN AND OUT. OUT AND IN. AND IN AND OUT. ANDOUT AND IN. 1971 (prêt de la collection Ghislain Mollet-Viéville, MAMCO Genève). Jocelyn Cottencin : *La consommation d’oxygène est différente d’un individu à l’autre*, 2004 et enfin Christophe Cuzin : BIENPEINT/MALPEINT, 2000 (collection Frac Bretagne).

Echanges...

Brigitte Charpentier : Je suis chargée du service éducatif au Fond Régional d’Art Contemporain de Bretagne. Pour rappeler ce que sont les FRAC, ces structures ont trois missions : constituer une collection d’oeuvres contemporaines, les diffuser et sensibiliser les publics aux pratiques artistiques à l’échelle du territoire régional. De fait, la notion de partenariat et de projet est constante pour notre devoir de diffusion. De manière générale, l’idée du partage, de co-construction oblige les acteurs des partenariats à se déplacer et nous à effectuer notre propre déplacement. On mesure à quel point nous sommes dans la nécessité de la reconnaissance réciproque des compétences.

>Département Carrières sociales de l’Iut de Rennes

avec Brigitte Charpentier, service éducatif du FRAC Bretagne et Philippe Dorval, enseignant d’arts plastiques à l’Iut de Rennes

Je renvoie chacun à l'ouvrage de Jacques Rancière; *Le spectateur émancipé*, un titre qui reflète bien comment nous souhaitons envisager le rapport aux personnes que nous rencontrrons, en capacité de choisir, observer, juger et de place en posture critique.

Philippe Dorval : La position dans laquelle je suis assis fait sens et est assez symptomatique : sur le côté, entre l'estrade des intervenants et le public. Nous sommes un organisme de formation aux métiers de l'animation, pas directement engagé dans le champ culturel ni social.
Comment le détour par des pratiques artistiques peut-il enrichir des pratiques professionnelles ?
Par l'enseignement et l'expérimentation, le champ artistique se nourrissant d'autres champs que lui-même et en nourissant à son tour.
Les conditions matérielles du Campus de Beaulieu sont difficiles : pas de place, d'espaces équipés en général, pas de surveillance des oeuvres, pas de budget ! Ce qui correspond en règle générale au cas des structures de l'animation dans lesquelles vont travailler les futurs diplômés. On s'est appuyé sur ces contraintes fortes pour tenter de les rendre créatives, avec le programme ECHELLE 1 au travers d'un partenariat solide avec le FRAC.
Le programme de travail permet l'expérience singulière qui est de vivre une oeuvre dans un espace qui ne lui est pas destiné, dans le cadre du partenariat que retrouvera sans cesse le travailleur socioculturel.

L'oeuvre de Lawrence Weiner, figure majeure de l'art conceptuel, est présentée à l'Iut de Rennes et dans d'autres lieux en Bretagne. C'est l'activation d'un pur concept : quelqu'un peut agir avec cette oeuvre, cela devient un levier pour faciliter le rapport à l'art.
L'oeuvre extrêmement fragile de Jocelyn Cottencin existe depuis quatre ans sur le campus. Elle a été réalisée sur une journée avec des étudiants et l'agent d'entretien fut embarqué dans l'aventure.
La troisième oeuvre de Stéphane Cuzin, dans le secrétariat, joue un dialogue entre la peinture utilitaire et la peinture dans le champ de l'art. C'est peut-être l'oeuvre la plus pregnante car les sécretaires en sont les médiatrices privilégiées depuis un an et demi !

Crédit photo : Philippe Dorval

Christophe Cuzin, BIENPEINT/MALPEINT, 2000 (détail)
© Adagp, Collection Frac Bretagne

Nous avons fait le choix de ne pas poser de cartels, les oeuvres faisant sens dans le cadre de dispositifs pédagogiques, dans un lieu de formation. Ce programme, sans transport, assurance, maintenance ou encore surveillance, fonctionne avec un budget partagé, de 300 à 600 euros pour le budget extrêmement restreint de l'Iut. Le tout pour l'exigence artistique la plus élevée possible.

> Question : qu'est-ce qui détermine l'œuvre de haute qualité artistique ?

Philippe Dorval : Dans le contexte du lieu de formation, les futurs animateurs n'ont pas d'expertise artistique. L'exigence releverait plus de la structure culturelle partenaire.

Brigitte Charpentier : C'est toujours la question de ce qui détermine une oeuvre. Nous travaillons avec les partenaires sur un échange de compétences, de langages afin que chacun comprenne le sens des mots.

En tant qu'ancienne étudiante, j'aimerais témoigner des deux premières oeuvres auxquelles j'ai participé. Les ateliers ont permis de pousser loin la réflexion autour de l'art. La sensibilisation à cette pratique me servira dans ma carrière professionnelle.

> Iut de Rennes

263 avenue du général
Leclerc - CS 44202
35042 RENNES CEDEX
02 23 23 40 00
www.iutren.univ-rennes1.fr

‘Action en création’

L’association Tout Atout défend l’idée que l’art et la culture participent au processus de construction individuelle et collective, et notamment dans l’étape complexe qu’est le passage de l’adolescence à l’âge adulte. Pour cela, elle développe des espaces d’expression, de création, de connaissances et de réflexion qui fonctionnent, pour les jeunes comme pour les professionnels, comme des ouvertures vers de nouvelles perspectives. Un de ces espaces, l’atelier Passages de l’année passée, a permis à des jeunes de créer une bande-dessinée avec l’association Périscopages, de l’écriture du scénario à l’édition artisanale. L’objectif de l’atelier était d’appréhender l’univers de la bande dessinée indépendante et les techniques liées à l’édition Do It Yourself afin de s’en emparer. Découvrir le domaine de l’auto-édition, édition indépendante et de la bande dessinée d’auteurs fortement ancrés dans l’autobiographie et le témoignage. Les ateliers ont permis de s’exprimer par le dessin, la photo, la bande dessinée, d’appréhender différentes techniques d’impression, de construire et écrire des scénarii ou de mettre en récit des histoires personnelles.

Echanges...

> Association Tout Atout

avec Marie Arribot, animatrice au Foyer de la Thébaudais et Alain Faure, coordinateur de l’association Périscopages

Alain Faure : Je suis salarié de l’association Périscopages, qui organise à Rennes un festival de BD indépendante et alternative, non commerciale. C’est aussi des ateliers, des expositions et de la formation professionnelle en direction des professionnels du livre, de la santé et des enseignants.
On travaille autour de la bd adulte ; du domaine de l’autobiographie, l’expérimentation, le reportage dessiné.
On a déjà travaillé avec Tout Atout autour de visites guidées rennaises pendant le festival Périscopages, puis par un atelier fanzine sur une semaine.
Avec l’atelier Passages on répondait à une commande, de janvier à juin 2010, avec 10 jeunes. La commande était de se réaproprier l’espace public, nous

avons proposé de refaire un guide, une cartographie de la ville de Rennes grâce aux récits de chacun racontant un trajet du quotidien.
Le but était d'élaborer une publication, un témoignage par le dessin de la réapropriation de la ville par ces jeunes. Avec un auteur de bande dessinée indépendante rennais et deux graphistes pour élaborer la mise en page de l'ouvrage. Tout cela s'appuyant sur le système Do It Yourself, jusqu'à l'impression couleur avec des pigments naturels de fleurs faits avec les jeunes.
Je m'occupais de l'animation artistique et Julien, médiateur à Tout Atout, de la gestion des jeunes. D'une séance à l'autre, les jeunes n'étaient pas toujours au summum de leur forme physique et psychologique alors que le rythme de travail nécessaire était soutenu.

Marie Arribot : Je suis animatrice au foyer de la Thébaudais, foyer de réinsertion sociale de personnes en souffrance psychique. J'ai proposé l'atelier Passage, travaillant avec Tout Atout depuis trois années. Quatre personnes ont suivi l'atelier, dont deux sont aujourd'hui en appartement. Ces personnes ont pu réecrire suite à leur sortie scolaire, faire travailler l'imaginaire, la créativité.
Le rythme de chaque jeudi, de 14h à 17h, s'est maintenu sur six mois, ce qui est intense à tenir. Il y a eu un partenariat avec la librairie Le chercheur d'art qui a installé une presse dans la rue, le jour de la présentation et de la mise en vente des ouvrages. Ils étaient très fiers de présenter l'ouvrage à la librairie, de distribuer les oeuvres élaborées en linogravure.
Ils ont apprécié le partage avec d'autres jeunes en difficulté de plusieurs structures partenaires de Tout Atout qui étaient présents ce jour là.

> Question : Combien de jeunes ont participé ?
Alain Faure : Ils étaient quinze au départ, puis le groupe s'est arrêté à dix, de manière très soudée. Ces jeunes viennent de différents horizons, avec pour priorité la réinsertion, des stages, etc...

Crédit photo : Aurélie Galais
Restitution n°2 à la librairie Le Chercheur d'Art, Rennes

Comment concilier leurs priorités et le rythme nécessaire d'investissement ?

Alain Faure : On s'est fixé plusieurs ateliers d'essai pendant un mois, puis on a clôturé avec un accord de présence jusqu'à la fin du projet. Le but est de travailler en commun. Au début il y avait réticence à dessiner devant les autres mais on a vite décomplexé les jeunes. Il faut créer une envie de continuer, une cohésion afin que chacun soit complémentaire de l'autre.

Pour ces quatre jeunes du Foyer de la Thébaudais ainsi que les jeunes d'autres structures, où avait lieu l'atelier ? Dans un lieu neutre ?

Alain Faure : A la MJC Antipode. Les rendez-vous du jeudi se passaient là mais le but était aussi que les jeunes circulent en lien avec le livre et la ville. Ils ont fait une visite chez l'imprimeur à Cesson, à la Taupinais pour les plantations pour les pigments. Toujours en lien avec les livres, ils ont visité les Champs Libres, fait du dessin à la Courrouze en chantier. Le lieu de rendez-vous est important, mais il faut parfois les obliger à circuler autrement (parfois en sens inverse de la ligne de bus qu'ils voulaient prendre).

> Association Tout Atout

44 rue Champion de Cissé
35000 RENNES
09 81 85 72 62
http://toutatout.canalblog.com/

‘Transférer les compétences’

Créatives est un projet dansé avec des femmes vers des reconstructions identitaires. En partenariat avec des structures d’insertion sociale et professionnelle, l’association Danse à tous les étages ! propose à des femmes en recherche d’emploi de travailler les techniques artistiques de la danse contemporaine et du théâtre jusqu’à une création donnée en public... Nous concevons des objectifs communs avec des structures sociales dans une coopération qui nous amène à accompagner ensemble les parcours des participantes. La production artistique peut être l’affaire de tous. Elle est le terrain de fabuleuses rencontres et de nouveaux départs.

Echanges...

> *Association Danse à tous les étages !*
>
> **avec Ester Llongarriu, participante à Créatives**
> **André Biche, coordinateur Fil Rouge et Franck Picart, chorégraphe.**

Franck Picart : Je suis chorégraphe et j’ai été invité pendant deux ans sur le projet Créatives, à raison de 6h d’atelier par semaine pendant trois mois et demi. Le plus important n’étaient pas la représentation mais que les femmes se rencontrent et créent un lien entre elles via le médium du corps. Qu’elles aillent vers cette idée de groupe, être solidaire et montrer un travail collectif. La rencontre humaine, leur histoire de vie primait sur la place de l’interprète. Cela a bousculé aussi mes méthodes de travail avec les artistes professionnels par la suite, je m’en suis aperçu avec le recul. Mon idée était de travailler sur la première rencontre amoureuse, un sujet peut-être un peu sensible !
Finalement, nous avons travaillé sur le présent, et mon travail en binôme, avec la comédienne Isabelle Bouvrain, a été un élément important. Le spectacle a été joué deux fois, elles étaient douze, belles et fières de présenter la recherche. Mais il a aussi fallu gérer les absences, les humeurs

changeantes, les émotions primaires, le moi, le nous avec la comédienne sans être forcément armés. C'est l'envie de revenir à des espaces de liberté, plutôt en réveillant quelque chose, une petite danse.

Ester Llongarriu : J'ai participé au projet Créatives 2009 avec les artistes Katja Fleig et Silvano Voltolina. J'étais en recherche de projet et le Centre d'Information sur les Droits des Femmes et des Familles m'a proposé l'atelier.
On a fait un vrai choix d'engagement comme dans une recherche d'emploi. Le rythme est une bonne contrainte dans la gestion de l'organisation. Au niveau social, la rencontre collective de femmes accompagnées par diverses structures a permis de créer un rituel de confiance, de respect et d'amour entre nous. Les intervenants ont apporté du matériau mais n'ont pas imposé leur chorégraphie, le travail d'équipe a été très bien mis en place dès le départ.
Personnellement, ce projet m'a permis ensuite de créer un projet avec deux des autres femmes. Nous avons monté une chorégraphie, invité une conférencière, cherché un lieu pour répéter...dans le cadre de la journée de la femme, soutenues par Danse à tous les étages. J'encourage vraiment ces pratiques de motiver les gens à retrouver le désir et le partager.

André Biche : Je suis coordinateur du dispositif Fil Rouge qui accompagne des personnes présentant des troubles psychiques, et qui font la demande d'aller vers ou de se maintenir dans l'emploi. C'est un dispositif pluriel : social, insertion, sanitaire. Les membres de l'équipe sont accompagnateurs de parcours : à partir de la demande de la personne, il s'agit de trouver les opportunités pour les aider à cheminer vers le désir. Ce projet Créatives permet chaque année à quelques femmes de travailler en ce sens, en décalage : danser pour travailler !
Le projet se déroule en trois temps : d'abord oser se décaler, permettre aux femmes de s'autoriser à découvrir des possibles, sortir du cheminement ordinaire.
Puis le déroulement c'est écouter et soutenir les mots et les maux du corps. Enfin il y a l'apothéose, la représentation. Je ressens l'émotion d'être spectateur et de voir le plaisir qu'elles ont eu à faire.
Après le spectacle, le dernier temps est peut-être sans fin : comment transférer ce moment en dynamique de parcours et réinvestir d'elles-mêmes à tous les niveaux ?

Crédit photo : Richard Volante

Pas d'elles, Créatives 2004, à Carrefour 18, Rennes.

> Réaction : je ressens la frustration de ne pas pouvoir les voir.

Ester Llongarriu : Les Créatives 2010 ont présenté leur travail au Triangle, et rejoueront à la salle Guy Ropartz. Danse à tous les étages a aussi plusieurs films réalisés.

Franck Picart : Un réalisateur nous a suivi, les rush sont disponibles quelque part même si le film n'a pas été produit !

Les femmes ont-elles la volonté de continuer de danser ? A-t-on des retours là-dessus ?

Ester Llongarriu : En ce qui concerne le spectacle «Nous», il y avait aussi l'écriture de textes, le travail avec un metteur en scène et une ouverture aux sorties culturelles. Cela a crée du lien et l'envie d'aller voir des spectacles.

Y a-t-il un partenariat avec Pôle emploi ?

Ester Llongarriu : Nous avions aussi un suivi professionnel avec Buroscope lors de cette année 2009. Quatre rendez-vous avec un intervenant extérieur sur la période de création, cela réactive.

André Biche: Un commentaire là-dessus : ce projet est possible par l'adhésion des institutionnels, qui sont prêts parfois à travailler aux frontières, et il faut les y aider. Danse à tous les étages est l'association moteur coordinatrice avec les institutions, qui aide à rendre les expériences possibles.

> Danse à tous les étages !

10 rue Jean Guy
35000 RENNES
02 99 31 30 13
www.danseatouslesetages.org

‘Découvrir et se découvrir’

Carmen, un opéra-promenade dans le quartier de Maurepas. L’opéra pour tous et par tous : une aventure artistique et humaine proposée aux habitants de Maurepas pour vivre de l’intérieur un spectacle lyrique. Présenter un opéra dans un quartier de Rennes, former des habitants pour qu’ils en soient les choristes et se produisent ainsi au côté de solistes professionnels, voici le pari de “Carmen” ! A partir d’octobre 2010, soixante choristes amateurs, habitants du quartier, chanteurs ou non chanteurs, jeunes ou moins jeunes, suivront dix ateliers de pratique avec un chef de choeur afin de préparer les représentations des 27 et 28 mai 2011.

Echanges...

> Opéra de Rennes

avec Victorine Balah, participante, Marion Etienne, responsable de l’action culturelle à l’Opéra et Jean-Luc Goyer, responsable de l’atelier culturel de Maurepas

Marion Etienne : Je travaille à l’Opéra de Rennes. Les représentations seront données en mai 2011 dans le quartier de Maurepas, rassemblant des artistes professionnels et un choeur amateur d’habitants de Maurepas. L’ensemble Justiniana s’est fait connaître pour avoir amené l’opéra dans des communes rurales, notamment en Franche-Comté. Les amateurs travaillent un samedi par mois. Ils sont 70 à s’être réunis pour la première fois en septembre avec le chef de choeur et la metteur en scène, avec une vraie envie de cette aventure artistique et humaine.

L’Opéra de Rennes mène depuis plus de dix ans des actions de sensibilisation pour amener des publics qui n’ont jamais goûté l’opéra, de découvertes ponctuelles en visites et rencontres avec les artistes, les techniciens, etc..

Depuis quelques années on délocalise dans les quartiers ou hors de Rennes. L’idée d’appeler les amateurs à participer, au-delà de la pratique, c’est aussi la

convivialité, les artistes étant hébergés par les habitants à chaque atelier, créant le lien, brisant les frontières.

Jean-Luc Goyer : Je suis salarié de l'atelier culturel de Maurepas, implanté sur un centre commercial. On ne fera pas le bilan d'une action à venir mais il y a un historique d'actions similaires sur le quartier avec d'autres partenaires qui ont un point commun : l'exigence d'une qualité des interventions. Ensuite il y a les effets attendus : développer l'art dans les quartiers. Cela fonctionne : des points de chute de l'art contemporain, de l'art lyrique se sont trouvés à Maurepas.
C'est enrichissant de participer à un acte réussi, dans des solidarités actives. Dans ces expériences collectives, on partage le plaisir avec les acteurs et les habitants. L'art enchante le quotidien, mais là est peut-être la limite : les interventions artistiques ne doivent pas se substituer à d'autres interventions qui améliorent la vie sociale. Mais elles en sont un aspect important : elles donnent à voir le monde commun dans lequel on vit.

Victorine Balah : c'est l'association du Groupe Alimentaire Familiale qui m'a invité. J'ai hésité car je n'avais jamais mis les pieds à l'Opéra. J'ai été surprise de voir autant de monde à l'atelier, j'ai aimé sortir de chez moi le samedi, ne pas avoir le ménage à faire ! Merci de nous avoir permis de participer au projet et de rencontrer les autres habitants.

> Questions : pouvez-vous exprimer votre vécu au niveau de l'expérience artistique ; de la voix, du texte?
Victorine Balah : On était tous amateurs et donc à l'aise, même moqueurs ! Par rapport à la voix il faudra encore la trouver au fur et à mesure. Mettre par groupe et chanter différemment est la méthode employée et elle m'a fait du bien.

Comment le projet vous a-t-il accroché?
Victorine Balah : je voulais voir ce que donne l'opéra en dehors des représentations à la télévision ! Et découvrir comment ils nous mettraient à l'aise.

Comment imaginez-vous la représentation finale ?
Marion Etienne : Le spectacle a déjà été mené en été 2009. Le travail du metteur en scène est que le quartier s'approprie le spectacle, que les lieux du quartier servent aux différentes scènes de l'intrigue. Lors du premier atelier, la Compagnie a beaucoup fait appel à l'imagination des habitants. Ce sera une vraie surprise de les voir à Maurepas !

Crédit photo : Y. Petit

Représentation en plein air de *Carmen*, de l'Ensemble Justiniana

L'objectif est d'impliquer des amateurs à participer mais aussi d'inviter de nouveaux spectateurs en plein air, pour l'opéra dans le quartier ?

Marion Etienne : Effectivement l'objectif est double, l'opéra est pour tous et par tous. Le spectacle est ambulatoire et en plein air. La même Compagnie avait donné Cendrillon il y a trois ans, en banlieue Lyonnaise. En passant aux pieds des immeubles, les habitants ouvraient leurs fenêtres, participaient et suivaient la déambulation. A la fin, nous devions être 500 à 600 à suivre et être concerné par la proposition artistique !

Comment trouve t-on 60 amateurs ?

Marion Etienne : Le principe de base était l'envie de s'engager deux heures un samedi par mois sur 9 mois. Surtout, qu'il s'agisse d'amateurs, quitte à ne pas savoir lire une partition. On a déjà travaillé avec la direction de quartier de Maurepas, les relais et l'atelier culturel. L'inscription du partenariat dans le temps a permis de motiver un grand groupe au-delà des espérances, avec 75 premiers inscrits.

> Opéra de Rennes

Place de la Mairie
35000 Rennes
02 99 78 48 78
www.opera-rennes.fr

‘L’art est la dernière poche de résistance de l’univers du symbolique’

Nicolas ROMÉAS

Journaliste culturel spécialisé dans le théâtre et les arts vivants, metteur en scène et ancien producteur à France Culture, Nicolas Roméas est le fondateur et directeur de la revue *Cassandre*/Horschamp, qui ne cesse d’interroger le fait culturel dans ses dimensions populaire éthique et spirituelle.
Depuis quinze ans, *Cassandre*/Horschamp interroge la place des pratiques de l’art et de la culture dans la société contemporaine. Agora de papier, elle confronte dans ses pages des artistes de toutes disciplines (théâtre, marionnette, danse, cinéma, arts plastiques) engagés sur le terrain social au regard de sociologues, d’historiens, de philosophes et chercheurs. Son approche des gestes artistiques ne se réduit pas à la critique esthétique, mais s’interroge sur les relations de l’art à l’histoire, aux populations et aux lieux.
> http://www.horschamp.org/

« *Cassandre*/Horschamp est une revue qui existe depuis 1995 et depuis cette époque beaucoup de choses ont changé dans notre société. Et pas pour le meilleur. Mais nous n'avons pas changé de discours. Notre discours, c'est toujours celui de dire - pour trancher dans toutes les interrogations infinies que nous soulevons aujourd'hui - que l'art (comme le fait par exemple le plasticien suisse Thomas Hirschhorn), comporte toujours l'obligation absolue de s'intéresser à la société à laquelle on appartient. Hirschhorn est artiste au sens plein du mot, lorsqu'il s'exprime et travaille au cœur de la cité. Il n'est pas travailleur social ou socioculturel !
Dire qu'il y a du social d'un côté, de l'art de l'autre, ou encore du socioculturel, c'est jouer le jeu de ceux qui veulent cliver les domaines pour finalement affaiblir l'art et la culture. Comme cela a été dit en filigrane tout au long de la journée, l'art et la culture concernent l'ensemble de nos existences et s'opposent à la forme de civilisation que l'on veut nous imposer !

Il faut essayer d'avancer, de réfléchir ensemble à ce que nous pouvons faire et sortir des questions trop binaires. Ce qui est important, c'est de se retrouver, d'essayer d'agir ensemble à l'intérieur de cette société, qui, comme chacun le sait est extrêmement dure. C'est à cela que ça sert, un artiste.

Comme Jean Hurstel l'a dit ce matin, l'art se réinvente dans les moments de crise. Ça n'est pas un hasard, car sans le sentiment de crise, sans le sentiment de se confronter aux difficultés, de toucher ces difficultés qui meurtrissent une société, l'art finit par perdre son sens. Et lorsqu'il perd son sens il devient un divertissement vain, impuissant à agir sur nos vies communes. C'est la raison pour laquelle, avec la revue *Cassandre/* Horschamp, nous allons souvent dans les lieux de la difficulté, comme les prisons, les hôpitaux psychiatriques, les quartiers dits «difficiles», etc. Nous avons beaucoup appris dans ces lieux de crise. Je dois reconnaitre qu'au début, nous n'y allions pas de gaieté de cœur, mais nous ne voulions pas nous contenter du rôle convenu du critique d'art qui souvent ignore tout du monde qui entoure l'œuvre. Nous y sommes allés et nous avons appris que ce qui se déroulait là, sous nos yeux, c'est l'invention de «quelque chose» qui manque dans ces lieux. Une relation humaine profonde (et aussi élevée) qui utilise les outils du symbole. Et ça n'a pas grand chose à voir avec les productions artistiques qui finissent par aboutir dans des lieux qui sont faits pour cela, et où l'on est transformés d'emblée en spectateurs. Car comme le disait Jean Dubuffet : *«L'art ne se couche jamais dans les lits qu'on lui prépare».*

D'ailleurs je voudrais féliciter les organisateurs de cette journée, car nous n'avons pas été contraints à être uniquement des spectateurs et c'est très important. J'ai beaucoup aimé le démarrage de la journée, il y avait un très bon «moteur» et j'aimerais qu'il nous mène plus loin.

Donc le fait d'être spectateur, assigné à un rôle, cela consiste à en être réduits à être des consommateurs d'art. Mais disons cette chose simple : en réalité on ne peut pas être consommateur d'art, car ce sont des notions antinomiques.

L'art n'a pas de valeur marchande en soi et c'est un outil d'échange dans les deux sens. Je pense que c'est cela que nous devons absolument défendre. Le monde de l'art est l'un des lieux essentiels de résistance à la société marchande, l'un des derniers représentants de l'univers du symbolique. Cet univers fonctionne, par définition, sur la base de critères symboliques qui ne sont pas quantitatifs. L'art ne peut donc s'évaluer avec ces critères quantitatifs, il ne peut s'évaluer en termes de prix, de tarifs, de jauges, de quantité… C'est un autre univers. Cet autre univers - j'emprunte ici un raccourci - c'est en réalité tout simplement celui qui nous constitue en tant qu'êtres humains puisqu'il comprend les codes qui constituent le langage à partir de laquelle notre pensée est fabriquée.

L'identité que nous fabriquons comme nous pouvons à partir de notre milieu d'origine et à l'aide de nos lectures, de nos rencontres, de nos apprentissages, passe d'abord par du langage, par des histoires, des idées faites de mots, tout un imaginaire qui est de l'ordre du symbole. C'est-à-dire qu'à aucun moment cela n'est à même d'être quantifié. Comme l'écrivit William Shakespeare *«Nous sommes faits de l'étoffe dont sont tissés les rêves»*. Et les rêves nous ouvrent à de l'inquantifiable, c'est-à-dire à ce que l'on ne peut jamais évaluer quantitativement. Quelles que soient les méthodes d'évaluation, l'évaluation en elle-même est un fléau d'une dangerosité extrême, chacun le sait ici.

Naturellement, les pratiques des uns et des autres sont toutes respectables lorsqu'elles sont le résultat d'une expérience vécue qui doit composer avec un certain nombre de contraintes, et je ne polémique pas là-dessus. Cependant la période que nous traversons est tellement difficile qu'il est devenu absolument indispensable d'inventer, et même de bricoler, d'imaginer le plus de stratégies possibles (chacun à son endroit) pour empêcher ce fléau, celui de l'évaluation quantitative, de nous détruire complètement. Car c'est réellement une certaine idée de l'humanité qui est en passe d'être détruite.

«Le monde de l'art est l'un des lieux essentiels de résistance à la société marchande, l'un des derniers représentants de l'univers du symbolique.»

On a dit aussi qu'il ne fallait pas faire peser trop de responsabilités sur les épaules de chacun, sans quoi cela risquerait d'être écrasant et donc inefficace… Je pense que c'est vrai. Avec la revue *Cassandre/* Horschamp et les diverses rencontres que nous organisons, nous sommes autant observateurs qu'acteurs et nous essayons de faire participer à ce combat des gens qui ne sont pas toujours des spécialistes de la culture au sens où nous l'entendons ici : des anthropologues, des sociologues, des historiens… Des personnes très aguerries à une réflexion sur la société humaine, d'où cela vient et comment ça fonctionne, et nous essayons de travailler avec eux sur cette question assez peu explorée de la place du symbolique dans la société occidentale moderne.

La recherche, l'éducation, la culture, le monde du soin psychique, c'est-à-dire

tout ce qui est de l'ordre de l'échange humain et donc de l'immatériel est aujourd'hui menacé. Si l'on ne s'aveugle pas, on peut percevoir très clairement ce à quoi la société néolibérale veut aboutir. Une société robotisée, privée d'échanges humains.
Regardons l'histoire américaine, avec sa succession de président néolibéraux depuis Reagan jusqu'à Bush père et fils, puis ce que ça produit dans d'autres pays d'Europe, en Angleterre, en Italie etc.. Et finalement, ce qui est arrivé chez nous…

On voit très bien ce que le néolibéralisme (ou l'ultralibéralisme, je suis le premier à prononcer ce mot dans cette paisible assemblée) a produit depuis plusieurs décennies dans nos sociétés occidentales. L'ultralibéralisme au pouvoir a pour projet de détruire tout ce que le Conseil National de la Résistance a construit depuis la Libération c'est-à-dire, globalement, les différents services publics qui ont installé un système de solidarité au cœur de notre système social. Il s'agit au fond de détruire la notion même d'État.

Avec l'art et la culture, nous sommes au cœur du problème, un peu comme l'une des dernières réserves d'indiens, face à des gens qui disent clairement, comme Denis Kessler, ancien numéro deux du Medef, qu'il faut *«défaire ce qu'a construit le Conseil National de la Résistance»*, c'est à dire un système de solidarité, dans un esprit de bien commun, dans lequel chacun peut participer à sa mesure au fait que des choses qui ne sont pas de l'ordre de la rentabilité puissent exister. Ces choses sont aujourd'hui terriblement menacées ! Rappelons-le, il y a plusieurs niveaux d'action nécessaires. Il y a le niveau de terrain auquel nous sommes tous confrontés et dont nous parlons aujourd'hui. Mais il y a aussi celui de notre tentative de produire une réflexion commune, prenant sens par et pour chacun.

Rappelons-nous les tous débuts de l'émergence de la question environnementale, de la question de l'écologie dans notre pays. Il y a une trentaine d'années, lorsque René Dumont tentait d'expliquer que ce qui était en train de se produire dans le monde était extrêmement grave, et que la question de l'eau -celle de la désertification du Sahel par exemple- nous concernait aussi, il passait pour un doux illuminé et on le recevait à peine dans les grands médias.

Les choses ont évoluées peu à peu à partir du moment où la catastrophe s'est annoncée et qu'elle a commencé à être visible aux yeux de tous. Comme souvent, c'est au moment où il est presque «trop tard» que l'on commence à s'y intéresser! C'est à ce moment en tout cas que les gens commencent à se sentir obligés de prendre en compte le problème, même si ils ne se sentent pas vraiment concernés. On sait très bien que les ultralibéraux ne sont pas défenseurs de l'écologie, mais ils sont quand même obligés, aujourd'hui, d'entendre que ce problème existe, malgré le fait qu'ils ne soient pas porteurs de l'idée de la construction de l'humain, de l'idée d'une civilisation qui a à voir avec le «long temps».

Si nous voulons que le débat soit public,

il faut que l'autre, et même l'adversaire, ne puisse échapper à cette parole, et il faut que le «chœur antique», le public (ou le peuple si on préfère) puisse se faire entendre. Pour l'instant, il faut dire que nous ne sommes pas beaucoup aidés, notamment par nos politiques. Entendons-nous souvent les tribuns des grands partis s'exprimer sur le thème de l'art et de la culture, considérés comme élément fondamental de la construction de l'être humain ?

Repensons à L'Enfant loup, à ce mythe de l'enfant sauvage, représenté dans le fameux film de François Truffaut. C'est une métaphore fulgurante de ce travail considérable qui consiste à construire un être humain. On y comprend très clairement qu'un être humain ça ne tombe pas du ciel, ça s'élabore, laborieusement, et avant tout par le langage.

Au fil des siècles, des générations et des générations successives se fabriquent une langue et cette langue contient toute une mémoire, une histoire, sédimentée, tuilée, agrégée… Mais il faut que ce savoir se transmette ! Car si l'on en perd conscience, cela peut aussi aboutir à des êtres ignorants de ce dont ils sont porteurs et qu'ils sont responsables de transmettre à leur tour.
Pour revenir à la culture et l'art, c'est-à-dire dans mon esprit au symbolique dans son acception la plus large, nous avons eu la preuve en actes de ce qu'il faut absolument défendre avec le récent mouvement de 'L'appel des appels'.

Ce mouvement a fait ressortir de façon extrêmement pertinente l'idée que dans tous les combats, de l'éducation à la psychiatrie, à l'art et la recherche, c'est toujours le même objectif qui est visé par l'adversaire. L'appel des appels réunit toutes ces professions si différentes, tous ces métiers autour de l'essentiel qui leur est commun : la relation humaine, l'échange, l'enrichissement réciproque hors de tout négoce financier, hors de toute évaluation quantitative.

« Si nous voulons que le débat soit public, il faut que l'autre, et même l'adversaire, ne puisse échapper à cette parole, et il faut que le «chœur antique», le public (ou le peuple si on préfère) puisse se faire entendre. »

Une journée comme aujourd'hui est très importante, et d'abord pour une raison simple : on oublie pendant cette journée ce que l'on est en train de traverser historiquement, on s'en échappe. Cela pourrait être un tort d'une certaine façon, mais dans le même temps cela permet de créer une force commune. C'est un temps qui nous renforce et c'est l'intérêt profond de cette journée. On se sent moins seul, certes, mais aussi, on écoute, on réfléchit collectivement et on ressent; nous sommes tenus ensemble par les outils de la relation humaine.
Lorsqu'on parle d'art, il arrive souvent que l'on oublie cet aspect fondamental, mais ici on ne l'oublie pas, on en parle. Dans de nombreux autres lieux, il y a des artistes qui ont fini par croire à cette illusion portée par les adversaires de l'art, qu'il s'agirait d'une affaire individuelle. Comme toutes les illusions, elle est fausse. Et cette illusion est très dangereuse.

Lorsque Thomas Hirschhorn, à Aubervilliers où il habite, va travailler avec les habitants d'une cité HLM en mauvais état, venant à peu près tous d'une même région d'Afrique, et qu'il leur propose de construire sur le terrain vague en face de leur barre d'immeubles un 'Musée précaire Albinet', du nom de la résidence, lorsque grâce à sa notoriété, il fait venir des toiles originales de Beaubourg, lorsqu'il explique aux jeunes gens et à leurs familles que l'art les concerne au premier chef et que les œuvres présentes sont sous leur protection, il utilise à bon escient sa force, son pouvoir symbolique d'artiste.
Les sœurs et les mamans servent à boire, les jeunes gens, les enfants, montrent les œuvres, et cela recrée de l'appartenance, de la fierté, et donc une véritable relation à l'art.
Et Hirschhorn a raison, là, de considérer qu'il est un artiste, en dehors de ce funeste clivage qui sépare des autres, ceux qui ne savent pas, qui n'ont pas accès aux codes. Et sans se séparer de lui–même non plus ! N'oublions pas, n'oublions surtout pas qu'il s'agit de valeurs d'échange, de valeurs symboliques propices à l'exercice, non du commerce, de la consommation passive ou encore de l'admiration béate, mais, comme le disait Marcel Mauss, du don et du contre-don.

Lorsqu'on parle de pratique de l'art, il faut toujours avoir à l'esprit qu'il s'agit avant tout de don, de générosité, de partage, de construction ensemble de valeurs communes qui nous intègrent à un collectif. C'est la vraie fonction de l'artiste depuis la nuit des temps ! C'est le trésor qui lui a été confié : porter l'âme collective et la faire circuler et resplendir parmi les membres de sa collectivité. Si l'artiste néglige cela, s'il oublie qu'il doit recevoir et rendre en retour, on en arrive alors au pauvre schéma de l'art aujourd'hui : on fait croire que l'artiste doit se couper des autres.

« Lorsqu'on parle de pratique de l'art, il faut toujours avoir à l'esprit qu'il s'agit avant tout de don, de générosité, de partage, de construction ensemble de valeurs communes qui nous intègrent à un collectif. C'est la vraie fonction de l'artiste depuis la nuit des temps ! »

Et les méchants réactionnaires nous expliqueront alors que cet artiste ne peut être que déconnecté et incompréhensible. Mais je dis que dans le contexte où nous sommes, ils n'ont pas tort ! Parce que, finalement, quelqu'un d'aussi avisé que le sociologue Bernard Stiegler en arrive à la même conclusion. Il parle d'un art hors-sol, d'un artiste hors-sol, qui s'est emparé du magot après s'être séparé de son terreau, éloigné du peuple qui lui a offert toute sa richesse. Est-ce encore un art, celui qui ne se nourrit plus du dialogue permanent avec la collectivité dont il est issu ?

Les artistes sont les premières victimes de ce système dans lequel ils ont de plus en plus de mal à mettre sur le tapis leur force symbolique, leur désir d'œuvrer en dialogue permanent avec ceux qui les font artiste ! Lorsque ce dialogue se tarit, on se retrouve sans ruisseau, sans rivière,

sans fleuve, et même sans grandes eaux de Versailles !

Je pense que nous sommes en train de nous accoutumer dangereusement à une stérilité désespérante… Mais, comme l'a écrit le poète Hölderlin *«Là où naît le danger, croît aussi ce qui sauve»*. Ce danger qui peut être bénéfique si l'on en réchappe, c'est une crise, pas celle des banques, non, celle qui nous amène, au bord du gouffre, à prendre brutalement conscience de choses essentielles qui ont pu être occultées pendant des décennies.

«Le seul côté positif d'une catastrophe, c'est qu'elle nous rend lucide ; le danger est terrifiant, mais il nous éclaire. Cette lucidité on peut la partager.»

Les années Lang ont eu cet effet pervers : elles ont conforté l'idée d'un consensus désiré et partagé par tous, un art faussement démocratique, prétendument partagé, masquant, occultant toutes les différences. Ce consensus était mensonger. Non, tous ne cherchaient pas la même chose, et nombreux étaient ceux qui se répandaient en discours révolutionnaires par pure convention, à seules fins de s'attirer les bonnes grâce du pouvoir et les subsides qui vont avec. Au même moment, ceux qui travaillaient sincèrement dans l'esprit d'un art réellement destiné à tous, souvent piètres communicants, furent souvent les derniers à être reconnus. Le jeu était faussé, mais la manne étant plus ou moins également répartie entre tous, on ne se plaignait pas trop.
C'est seulement lorsque le danger apparaît clairement, qu'apparaissent la complexité et les profondes divergences. Le seul côté positif d'une catastrophe, c'est qu'elle nous rend lucide ; le danger est terrifiant, mais il nous éclaire. Cette lucidité on peut la partager. On n'entend pas suffisamment aujourd'hui nos sociologues, nos philosophes, nos anthropologues, nos historiens, évoquer les questions liées à l'art et à la culture. Certes, les politiques s'y intéressent par instant, mais quand parle-t-on vraiment du symbolique ?
Le symbolique c'est un autre univers que celui du commerce et de la quantité, un univers qui échappe à la rentabilité, il est donc très difficile pour les politiques d'en comprendre la substance et à plus forte raison de faire entendre son importance dans la société contemporaine. Nous aurons bientôt affaire à une élection de la plus haute importance, il est indispensable que surgisse une prise de conscience extrêmement forte en ce qui concerne l'importance du symbolique, au moins dans notre pays si ce n'est à l'échelle de l'Europe.

Notre pays est le fruit d'une histoire particulière avec des heures de gloires étonnantes. Après-guerre, avant Malraux et notamment grâce aux recommandations du programme du Conseil National de la Résistance rédigé en pleine guerre dans les maquis, nous avons bénéficié dans ce pays, au niveau de l'État, d'une direction de l'Éducation populaire qui dépendit d'abord du ministère de l'Éducation nationale. Avec Malraux, il y a eu un phénomène de classe, son premier dogme était de *«mettre à la disposition du plus grand*

nombre les plus hautes œuvres de l'esprit». Malraux restait, avec toutes ses qualités, dans une attitude de surplomb vis-à-vis du peuple, il ne cherchait pas à favoriser une «démocratie culturelle et artistique», mais plutôt une «démocratisation».
Les œuvres sont là, elles existent, parce qu'elles ont été reconnues par les élites, et elles sont ensuite offertes en admiration au peuple. Ce processus n'est pas fondé sur l'idée de l'enrichissement de la créativité de chacun mais d'abord de la capacité d'admiration devant le talent des très grands. Or, si nous voulons éviter de stagner dans une admiration passive qui nous prive de la dynamique de l'échange, ce qu'il faut, et ce que cherchait à produire l'Éducation populaire des débuts, c'est une prise de conscience de cette profonde réalité : chaque être est un créateur en puissance.

Aujourd'hui, nous avons beaucoup parlé de la santé, de l'art, et ils ne doivent pas être séparés. Car l'artiste répond à un besoin et ce besoin se manifeste par une souffrance. La nécessité de l'art est une réelle nécessité, et comme telle elle ouvre un dialogue, elle pousse à inventer un langage concret là où il n'y en avait pas, où il manquait. Soyons assez fort pour en réclamer le maximum. En hôpital psychiatrique on invente une forme de langage qui permet à l'autre d'exister face à nous, et réciproquement. L'art invente un langage là où il faisait défaut. L'art ce n'est rien d'autre qu'une création permanente de langages. Aucune technique et aucune médication ne le remplacent. Toute la part émotionnelle et spirituelle qu'il porte agit sur d'autres zones, inexplorées par la science, de notre être. C'est pour cela qu'il n'y a pas d'art-thérapie qui tienne, pas plus que d'art politique ou d'art mystique. L'art, l'art véritable, c'est toujours tout cela à la fois ! Ce qu'il doit y avoir c'est la conscience de l'art dans son entièreté. Pouvons-nous redonner à ce mot toute sa puissance ? L'art est une thérapeutique collective autant qu'un outil politique. Et pour agir, il doit être fulgurant. Il doit nous transpercer.

«La nécessité de l'art est une réelle nécessité, et comme telle elle ouvre un dialogue, elle pousse à inventer un langage concret là où il n'y en avait pas, où il manquait.»

Je vais terminer par une anecdote : il y a quinze ans, lors d'un voyage dans l'Afrique Sub-saharienne, j'ai été rendre visite à l'unique hôpital psychiatrique de tout le Mali à Bamako, l'hôpital du Point G, pour une série de reportages destinés à France Culture. Aux débuts de l'urbanisation de la ville beaucoup de gens venant de villages étaient en perte de repères individuels et collectifs. Un psychiatre et une assistante travaillaient seuls avec six cent personnes qui étaient considérés plus comme des détenus que comme des patients, dans un système d'une grande précarité.
Jean-Pierre Coudray, un psychiatre marseillais qui souhaitait rompre avec la psychiatrie individualisée en vigueur chez nous pour travailler de manière collective, est venu leur prêter main-forte. Il est d'abord allé se renseigner auprès de l'Institut National des Arts, où des gens de la section théâtre travaillaient sur un rituel de village, le Koteba.

Peu à peu, ils ont mis en place des séances de «kotéba thérapeutique» tous les mercredis matins à neuf heures sur le parvis de l'hôpital. Le kotéba (ou «grand escargot»), c'est une forme de jeu qui se déroule en spirale, et qui est au fond très proche de la Commedia Dell'Arte. Le jeu consiste à caricaturer de façon comique les problèmes du groupe ou les gens qui posent ou ont des problèmes. Le rire que l'on partage soigne les plaies du village ou du groupe, il provoque une dédramatisation des situations problématiques.

C'est une expérience d'une force et d'une beauté incroyable, qui se déroule aujourd'hui encore. C'est peut-être bien du théâtre, peut-être est-ce un «soin psy», mais en tout cas, dans cet hôpital du Point G, cela recrée et retisse un lien qui permet aux gens de se réunir et de parler entre eux; de se décharger par le rire du poids de situations qui paraissaient insolubles. Lorsque venant de France j'ai vu, ressenti, participé à cela, j'ai eu la preuve vivante que l'art c'est ça, une pratique collective où l'on se soigne tous ensemble, où l'on transcende collectivement des situations difficiles. L'art est la dernière poche de résistance de l'univers du symbolique, en guerre contre celui de la quantité. Créer de la force autour du symbolique, c'est lutter contre la société déshumanisante que l'on cherche à nous imposer ! »

«L'art est la dernière poche de résistance de l'univers du symbolique, en guerre contre celui de la quantité. Créer de la force autour du symbolique, c'est lutter contre la société déshumanisante que l'on cherche à nous imposer !»

‘L’expérience de l’art : une modalité de la construction de Soi et du rapport à l’autre’

conférence de Jean CAUNE

Professeur émérite d’université, docteur en troisième cycle en esthétique et sciences de l’art et docteur d’État en sciences de la communication. Après avoir été comédien, metteur en scène, il a mis en place le Centre d’Action Culturelle de la Villeneuve de Grenoble (1971-1975) et dirigé la maison de la culture de Chambéry (1982-1988). Il a participé à la création d’une licence et une maîtrise en arts du spectacle à l’université de Stendhal-Grenoble 3 et dirigé l’UFR des sciences de la communication (1991-1998). Jean Caune s’intéresse aux questions de la transmission artistique et à celles de la culture scientifique, il termine à ce sujet un ouvrage sur : Les humanités contemporaines, les médiations science, technique, culture.

Quelques notions en introduction...

« Durant cette journée, nous avons plutôt évoqué des pratiques artistiques que parlé d'expériences de l'Art. Pratiques artistiques : c'est un peu plus modeste, un peu plus proche de la réalité des pratiques sociales et du contexte dans lequel nous vivons.
Ce matin et cet après-midi, les questions abordées l'ont été de manière extrêmement concrète ; c'est la richesse de ces interventions. Lorsqu'on parle de construction de soi et de rapport à l'autre, si l'on n'est pas concret, on demeure dans la pure abstraction philosophique. Néanmoins, lorsqu'on parle d'art, on doit aussi le faire d'un point de vue philosophique.
Pourquoi ?
Parce que les rapports entre les idées, le psychisme, le symbolique, le sensible ainsi que l'inscription dans un contexte… tout cela c'est la philosophie qui nous a appris à le penser. L'esthétique doit être abordé à partir d'une pensée philosophique. On n'y échappera pas, dans la mesure où le domaine de l'esthétique, du sensible et de sa perception, est une question philosophique...
Voici les mots-clés de la journée, mots-clés qui nous permettront d'avoir ce cadre commun sur lequel je vais pouvoir ensuite apporter mon témoignage.
Il est nécessaire d'introduire la notion de pluralité lorsque l'on parle d'art, et si l'on essaie de le mettre au singulier on réduit la question. De même que si l'on évoque le "langage" de l'art on est à côté de la plaque : entre le "langage" de la musique, "le langage pictural", le "langage" du théâtre, on peut se demander ce qu'il y a de commun dans ces "langages" ?

• L'objet / sujet

Cette dualité est une dualité construite par la philosophie. L'objet : c'est ce dont on parle, ce qui est placé devant nous ; le sujet, lui, est de l'ordre d'une catégorie qui relève de la personne. La personne c'est plus que l'individu (catégorie sociologique) ; la personne relève d'une catégorie éthique, catégorie morale. En tant que personne, je peux dire « Je ». Le « Je » est le sujet d'une parole. Et en disant « Je », je vise forcément un « Tu » qui lui aussi doit pouvoir se situer dans l'ordre de la parole. La parole c'est cette manifestation qui singularise la personne.
> Une des problématiques apparues avec l'art est la suivante : comment permettre aux individus que nous sommes, de se singulariser, c'est-à-dire se construire comme un Soi, dans une individualité qui présente nécessairement plusieurs facettes.
> L'art à travers la multiplicité des supports, des cadres sociaux, techniques, matériels est de l'ordre du langage ; mais ce n'est pas forcément de l'ordre des mots (écrits ou oraux). L'art est très particulier dans l'ordre du symbolique ; le symbolique se réalise à travers la distance entre ce que le mot signifie et la chose, alors que l'art n'est pas forcément le reflet d'une chose.

• La réflexivité

C'est un mot extrêmement important mais qui est à prendre dans un sens non réducteur. Ce n'est pas seulement un processus d'intellectualisation ni un processus de rationalisation (rationnel/sensible). Ce n'est pas seulement la réflexion qui est en jeu mais aussi le retour sur soi, comme un miroir nous renvoie une image de nous.

> La réflexivité est ce qui va nous permettre d'établir une distance entre ce que je suis, l'image que j'ai de moi, l'image que les autres me renvoient de moi ; c'est en quelque sorte une coupure, une coupure qui fait toute la richesse de l'art. On ne pourra jamais réduire l'art à ce qu'il signifie, et qui est à chaque fois le moyen de me comprendre, de comprendre l'autre et de voir ce que nous avons en commun.

> Si je problématise cette question de la réflexivité : ce n'est pas seulement parce que nous avons réfléchi sur ce qu'étaient les pratiques artistiques, c'est parce qu'elle nous renvoie toujours à la place du sujet, sujet singulier, qui est à nul autre pareil, mais vaut comme toutes les personnes; « un homme égal à tout autre homme » selon la phrase de Malraux. L'art parle à la singularité de chacun d'entre nous, dans notre mémoire, notre sensibilité, notre appropriation.

• L'appropriation

S'approprier quelque chose, ce n'est pas la prendre et la garder pour soi. Dans le domaine de la culture, dans le domaine de l'art, ce que je m'approprie, je ne le retire pas aux autres.

> Dans le domaine du symbolique : ce que je fais mien c'est une proximité, c'est un usage, c'est un plaisir, c'est une jouissance.

> C'est m'inclure dans un monde qui me permet de m'assurer de moi-même, de savoir qui je suis. Les différentes formes expressives de l'art : littérature, cinéma, peinture, suscitent des modes différenciés de projection et d'identification qui facilitent cette appropriation.

• La dynamique identitaire

C'est un terme dangereux si on pense l'identitaire de manière unique et exclusive. L'identité culturelle n'est pas une donnée : elle est un construit, elle est diverse. Elle se nourrit du dialogue avec l'autre. Si je m'enferme dans une identité figée, dans une identité fermée sur elle-même, c'est ma personne elle-même qui s'enferme.

> Nous sommes tous le produit d'une dynamique identitaire multiple, plurielle. L'art est une façon de conjuguer, de faire dialoguer mon identité avec celle des autres : en partage, il y a notre appartenance commune à l'Humain. L'art nous permet de rentrer dans un processus d'échange et de partage.

> On ne peut pas réduire l'art à la catégorie de l'oeuvre artistique ni à un objet. Sinon où est la place du sujet, celui qui a produit l'objet ? Cet objet est producteur d'une relation. Relation trans-subjective qui traverse les différents sujets, et qui permet alors, l'échange, le débat, la délibération, le jugement de goût qui permet à la personne de dire : j'aime/je n'aime pas. L'art ne relève pas d'un jugement rationnel mais d'un jugement subjectif (celui d'un sujet).

• Autre dichotomie ou complémentarité

La complémentarité a traversé toute la journée : individu/ groupe ou personne/collectif ou privé/public. Ce sont à peu près les mêmes catégories mais dans des domaines de pensées différentes.

> Si l'on parle de privé/public on est dans l'espace du politique. La démocratie, la république c'est définir ce qui devient chose publique. Longtemps une fonction de l'art s'est résumée, s'est rapatriée, dans des espaces qui étaient privés, sauf peut-être dans le domaine religieux.

> Individus/groupes c'est une catégorie sociologique.

> Personne/ collectif : on est plutôt dans du psycho-sociologique.

La question de l'art passe toujours par cette complémentarité qui fait aussi débat.

• L'évaluation des pratiques artistiques

Nous n'avons pas eu le temps de nommer le désaccord entrevu aujourd'hui, sur la question de l'évaluation, fondamentale. Certains la refusent parce que l'art, le symbolique n'est pas de l'ordre du quantitatif. On a entièrement raison de refuser l'évaluation qui procéderait de démarches quantifiables. Sauf que l'évaluation ne se fait pas nécessairement en termes statistiques, quantifiables. Un des malaises de notre civilisation est de croire que ce qui a du sens peut être quantifié.

Or beaucoup de choses ne peuvent pas être quantifiées ; la relation intersubjective n'est pas quantifiable ; les pratiques artistiques ne peuvent pas l'être en termes statistiques ou sous forme de questions ouvertes ou fermées.

> En revanche, évaluer, c'est parler de la valeur. De quelle valeur s'agit-il ? Quelle est la valeur de l'art ? Longtemps valeur marchande, mais aussi valeur symbolique, de jouissance, valeur de plaisir, valeur relationnelle. On peut essayer de mettre des mots.

On a besoin des mots pour entrer dans la délibération, pour savoir comment on passe de la subjectivité à l'expérience sensible.

> Sur un plan historique et philosophique, c'est avec Kant que l'esthétique apparaît comme un domaine de l'activité humaine, à côté de la rationalité pure ou à côté de l'éthique c'est-à-dire des relations entre personnes. Le sensible qui conduit au jugement (ça me plaît, ça ne me plait pas, sans point de vue qui viendrait nous départager avec des critères d'évaluation).

> La subjectivité fait le prix, symbolique, de la construction de Soi : c'est à travers une capacité à dire « ça me plait », de s'assurer de cette capacité et de cette légitimité.

• Le plaisir

Un mot qui est revenu constamment : c'est la question du plaisir. Dans les années trente, pour un certain courant de la philosophie de l'art, celui qu'on appelé « dialectique négative », le plaisir sensible était à rejeter. Il s'agissait - aux yeux de ces philosophes comme Adorno, philosophes se réclamant d'un marxisme non orthodoxe- d'une attitude,d'une réaction de petits bourgeois qui s'autorisent du plaisir comme on s'autorise des petits plaisirs de la consommation qui disparaissent aussi vite qu'ils sont réalisés.

En art peut-être faut-il revaloriser, redonner de la valeur, à la jouissance. Cette question du plaisir est fondamentale dans notre rapport à l'art.

> Notre rapport à l'art n'est pas le même selon que nous soyons créateur, producteur de l'objet d'art, ou récepteur de l'œuvre. Il y a dans la création quelque chose qui peut relever de la souffrance : devant la page blanche ou devant l'incompréhension : souffrance de ces artistes qui ne rencontrent pas l'adhésion du public, parce qu'ils sont en avance ou que le public est en retard ou qu'il n'est pas au rendez-vous.

> Quand on évoque l'expérience artistique, il faut faire la distinction de ce qui est de l'ordre de la production et de la création. L'apport des techniques est importante.

La question du plaisir n'est pas de même nature entre celui qui part d'un désir auquel il ne peut pas résister -car il se construit dans sa pratique artistique langagière- et puis le plaisir ou le non plaisir du spectateur ou plutôt du récepteur.

Un artiste ne travaille pas pour un récepteur, il travaille poussé par des mécanismes complexes, il ne travaille pas pour séduire, plaire ; c'est donné de surcroît. ❯❯

La conférence...

« Je partirai de la phrase de Dubuffet qui sert d'enseigne au musée d'art brut de Lausanne : *« L'art ne vient pas dans les lits qu'on a faits pour lui ; il se sauve aussitôt qu'on prononce son nom : ce qu'il aime c'est l'incognito. Ses meilleurs moments sont quand il oublie comment il s'appelle».* Pourquoi ?
Parce que cette phrase nous oblige à abandonner les définitions de l'art qui sont fondées sur l'Œuvre d'art ou sur un découpage du monde de l'art en fonctions des disciplines artistiques, en hiérarchies entre art majeur/art mineur ; en affirmation : «ceci est de l'art… ceci n'est pas de l'art».
Ces approches ne permettent plus de réfléchir sur les effets de l'art, sur ce qu'il provoque chez l'amateur d'art, sur les rapports entre l'expérience de l'art et l'expérience humaine.

1. L'art : un pont entre les époques et les hommes / L'objet d'art comme catégorie de pensée

Une certaine histoire de l'art est finie et le concept d'art - tel qu'il a pu être élaboré à partir des productions de l'art moderne - n'est plus opératoire. Il va de soi que pour échapper à une approche spéculative, le concept d'art doit être repensé en fonction des **productions artistiques contemporaines**,indépendamment d'une prédétermination de genres ou de normes. Les "mondes de l'art" sont également les lieux où se mettent en forme des pratiques culturelles nouvelles.

Il n'est plus possible d'examiner les attentes sociales relatives aux politiques culturelles sans examiner le travail critique de la philosophie sur la pensée de l'art et de la culture. La catégorie de l'art comme représentation et comme activité institutionnelle séparée est en crise. La notion d'**œuvre artistique** n'est plus suffisante pour penser l'art qui est autant objet, qu'action.

L'art qui renoncerait à s'interroger sur ses propres opérations, et les effets qui lui sont spécifiques, serait prisonnier d'une vision fondée sur une essence et incapable de penser le fonctionnement sensible et symbolique de l'objet qui se réclame de lui. Cette perspective critique qui conduit l'art à se prendre soi-même comme objet de questionnement ne concerne pas seulement le domaine de l'art. Elle s'applique à la totalité culturelle. Comme l'écrit Arthur Danto : *«Le modernisme est l'âge de l'autocritique, que ce soit dans le domaine de la peinture, de la science, de la philosophie ou de la morale»* (Danto, 2000, 113).

L'un des critères d'évaluation de l'œuvre d'art, dans la postmodernité, semble être sa capacité à mettre en question son propre statut. Enfin, les arts vivants sont précisément des formes qui ne valent que par la relation esthétique qu'elles réalisent entre l'espace de leur énonciation et celui de leur réception.
Le concept d'art doit être repensé du point de vue *de l'usage et de la réception* du processus artistique.

2. Signification de l'art / Sens de l'art

La signification de l'art n'est ni immédiate, ni naturelle, ni universelle, ni même intemporelle. C'est le paradoxe de la signification de l'art : *«Aucune œuvre d'art ne doit être ni décrite ni expliqué sous les catégories de la communication»* (Adorno) et pourtant ; l'art établit une relation tierce : *«La réalité d'une œuvre, c'est le triple rapport qui s'établit entre la chose qu'elle est ; le peintre qui l'a produite et celui qui la regarde»* (Pierre Soulages).
Il s'établit donc une relation d'influence entre la chose (l'objet d'art) et celui qui la regarde : une relation d'influence (signe, référent, interprétant) : on est dans le registre d'une relation de communication.
Cette influence, ce Sens de l'objet d'art dépend d'un très grand nombre de paramètres : la structure de l'objet (la Forme) ; la substance (matérialité, support) ; le contexte (culture; environnement…) dans lequel l'objet est reçu (perçu) ; la culture, la sensibilité et l'attention du récepteur, etc.

3. Les fonctions de l'art ? À quoi sert l'art ?

« L'œuvre d'art ne sert à rien, même quand elle exerce un rôle. Elle correspond à cette part de l'expérience humaine, si peu étudiée qui s'apparente à la flânerie, au rêve, à la rêverie, au jeu : dans nos sociétés industrielles, si liées soient ces dernières à la rentabilité, elle apparaît bien comme l'instigatrice d'une incommensurable "valeur" celle qu'on attribue au prix des choses sans prix. » (Jean Duvignaud, *Sociologie de l'art*, PUF, 1976. p. 18)

Deux remarques préalables :
> Dire que l'œuvre d'art « ne sert à rien », ne signifie pas que l'œuvre, ou l'art, est inutile. Bien au contraire, le reste de la citation le montre : *« valeur incommensurable, qui n'a pas de prix »*, et il ne s'agit pas chez J. Duvignaud de prix « marchand » mais de ce qui ne peut être évalué tant il touche à ce qui est fondamental dans la condition humaine : l'imaginaire.
> Affirmer que l'œuvre d'art «ne sert à rien», signifie que l'art, la pratique artistique, l'objet artistique… ne peuvent servir d'autre fin qu'elle même. Autre façon de le dire : la fin (l'objectif, en dernière instance) de l'art n'est pas de servir le politique, le religieux, ni même de construire le lien social, de réduire la fracture sociale ; même si son rôle peut et doit y participer.

« L'art ne peut être subordonné à d'autre pouvoir qu'au pouvoir de l'art»

Et c'est bien de cette notion de "pouvoir de l'art" que je veux traiter. Pouvoir de l'art dans sa capacité, jamais acquise, à avoir des effets sur l'expérience humaine : à la construire ; à lui donner du sens ; à nous permettre une appropriation du monde, je veux dire du monde social mais aussi du monde de l'imaginaire.
Il faut reconsidérer la place des œuvres et de leur accès en relation avec d'autres formes d'intervention à partir des langages artistiques et de démarches qui ne cherchent pas à s'inscrire dans une logique d'audience. D'ailleurs, s'agit-il seulement d'élargir l'audience des artistes et de leurs productions ?

La pensée de l'art doit intégrer l'idée de processus. Le psychanalyste D.W. Winnicott a montré que le jeu, envisagé comme ce qui rend créatif l'enfant ou l'adulte, doit être pensé comme processus, comme phénomène transitionnel. C'est à partir de l'expérience, aire intermédiaire qui met en relation la réalité intérieure et la vie extérieure, que se construisent l'activité créatrice et la quête de soi qui permettent de développer la personnalité entière.
Le concept d'art doit être repensé en tenant compte de l'expérience esthétique, envisagée comme le processus qui engage celui qui est confronté au phénomène artistique. L'art est un domaine de confrontations qui contribue à nouer les relations sociales, à proposer des schèmes d'identification, à nourrir des perspectives imaginaires et sensibles.
Pour le développer et l'argumenter, je voudrais partir de la notion de jouissance, jouissance esthétique, jouissance de l'esprit… Jouissance, au sens premier : jouir d'un bien, le faire sien, se l'approprier, ce qui ne veut pas dire l'enlever à l'Autre, mais mettre en partage ce bien qui est de l'ordre du plaisir, qui suppose un désir qu'il faut cultiver, qui exige une attitude et une conscience esthétique.
La jouissance comme une manière de s'approprier le monde et de s'assurer de soi-même. (H. R. Jauss, *Petite apologie de l'expérience esthétique*)

4. L'expérience esthétique à distinguer de l'expérience artistique

Le domaine de l'art exige une analyse qui établisse les médiations entre l'objet artistique, ses conditions socio-économiques de production, sa structure interne et les phénomènes de réception, individuelle et collective qui lui donnent un sens dans notre société.
L'objet d'art est un objet du monde de l'art, monde institutionnalisé qui définit ses propres modes d'évaluation. (H. S. Becker, *Les mondes de l'art*).
La peinture moderne, en particulier, avec l'art minimal, conceptuel, le Happening a dissocié dimension artistique et dimension esthétique. L'objet d'art ne s'adresse pas nécessairement à la dimension et à la perception sensible.

«C'est à partir de l'expérience, aire intermédiaire qui met en relation la réalité intérieure et la vie extérieure, que se construisent l'activité créatrice et la quête de soi qui permettent de développer la personnalité entière».

L'œuvre d'art n'est pas le seul objet susceptible d'offrir des médiations symboliques à l'imaginaire du sujet : elle n'est plus la seule qui induit une expérience esthétique. De plus, aujourd'hui, l'objet d'art ne provoque pas nécessairement des effets sensibles sur le récepteur (art conceptuel), l'attention et la conscience esthétiques ne relèvent pas toujours du domaine institutionnel de l'art.
Les œuvres d'art sont des objets culturels par excellence, mais la modernité a séparé l'activité artistique des autres formes d'activité sociale. Le produit de l'activité artistique, l'objet d'art, se distingue certes des autres formes du phénomène culturel présentes dans les activités d'éducation, de loisir ou

d'organisation des relations sociales. Pourtant, une grande part de cette distinction trouve son origine dans les conditions de production et dans les modalités de diffusion de l'œuvre.
Le langage artistique, c'est-à-dire la conjonction d'une attitude de l'esprit (une intuition, une opinion, une vision du monde) et d'une technique d'intervention sur un matériau (la voix, le corps, l'espace, la toile, etc.) s'est propagé dans le monde social.

Les formes artistiques ne sont plus seules à témoigner de la vie psychique, à mettre en jeu l'imaginaire, à mobiliser les affects, à produire de la jouissance esthétique. Il convient également de réfléchir sur les médiations qui empruntent à l'expérience artistique sa capacité d'influencer notre perception, de conditionner notre imaginaire, de mobiliser nos émotions et notre implication affective.
La notion d'expérience esthétique, c'est le plaisir sensible et éduqué; le jugement commun ; les relations intersubjectives à partir de l'expression d'un Je (énonciation).
Redonnons à l'expérience esthétique toute sa place dans la reproduction du lien social, de sens partagé. La raison esthétique comme sens commun fonde la relation sociale dans la collectivité.
Le *Sensus communis*, dans l'acception latine, en fait un élément de la relation interpersonnelle et permet d'unir subjectivité et appartenance à la communauté culturelle.
C'est le sens commun tel que l'envisage la tradition humaniste, celle qui fonde les sciences de l'esprit, détermine la vie sociale et le maintien de la cohésion sociale.

>Une expérience qui met en jeu la totalité du sujet
L'objet de l'expérience esthétique est la compréhension de soi. Cette expérience s'élabore par le biais d'une éducation sensible qui est d'abord un jeu maîtrisé avec les images, les sons, les mouvements et les mots. La valeur spécifique de la culture tient de la connaissance, du savoir-faire, de la sensibilité qui contribuent au développement de la personne.

>Une expérience de la relation à l'autre
L'expérience esthétique, parce qu'elle est de l'ordre de l'intersubjectivité, met en scène le sujet dans son rapport à l'autre. Les situations de formation, de vie en groupe ou encore de loisir — considéré comme un temps consacré à soi — présentent des expériences de cette nature, lorsqu'elles utilisent les langages expressifs.

> L'expérience esthétique se réalise dans un monde vécu
Le monde vécu est un « horizon d'attentes » dessiné par une culture, structuré par une organisation sociale, circonscrit par des implications dans le monde social. L'expérience esthétique n'est donc jamais immédiate : elle se met en forme à partir de dispositifs de production et de diffusion des objets et relations culturels.

5. Expérience esthétique et cognition

L'expérience esthétique n'apporte aucune connaissance déclare Kant, en même temps qu'il fait de l'art *« une finalité sans fin »*. L'expérience contribue,

construit une connaissance, mais une connaissance de quoi ? De quelle nature ?
Beaucoup de marxistes, même parmi les plus ouverts à l'énigme de l'art, à son mystère — ce qui ne veut pas dire sa magie — ont considéré que l'art est un reflet du monde ou qu'il traduit dans son langage propre un contenu préexistant qu'il met en forme. Le sens de l'art, comme relation intersubjective, comme projet ; comme dimension sensible, n'est pas de mettre en forme ce qui existe sous un ordre langage, le langage verbal.

On devrait d'ailleurs toujours parler de l'art, au pluriel, la diversité des langages de l'art, des expressions artistiques.
La question qui se pose est celle de l'autonomie de l'art : ce qui ne signifie, au contraire que la responsabilité de l'artiste ne vaut que par rapport à sa pratique ; pas qu'il s'agit de nier la part de l'expérience de l'art dans la nature du lien social ou la place dans la construction de la Cité.

Ces points relèvent des rôles de l'art : mais ces rôles ne relèvent d'une essence, d'une nature, ils relèvent d'une responsabilité de l'artiste, responsabilité au sens de répondre de : présence au monde ; présence à l'autre. ⟩⟩

Questions / Réactions

Un commentaire sur la notion de réflexivité : pour moi ça n'est pas qu'un retour sur soi c'est aussi sans doute une matérialisation des parois sur lesquelles rebondissent le sens commun qu'on construit chaque jour ensemble. Finalement l'art permet de créer des fractures dans ces parois, à la manière d'un outil d'action...

J'aimerais mieux comprendre la différence entre l'expérience artistique et l'expérience esthétique.

Jean Caune- C'est très large. L'esthétique est la catégorie du sens, ce qui passe par nos sens. On voit que le sensible a des lieux d'expression, où il se dit, se réfléchit -et la notion de réflexivité évoquée à l'instant est juste : ça n'est pas qu'un retour sur soi, c'est aussi le mur sur lequel l'action rebondit- le sensible est ce qui colore nos relations à travers la corporéité et le regard. En tant qu'êtres humains, nous communiquons d'abord par le regard, le toucher. C'est la question fondamentale du tact et du contact. Pour les humanistes du XVIIIème siècle, le tact était la vertu sociale qui mettait en relation avec les autres. Tout cela est donc du domaine du sensible.
Le domaine de l'art est institutionnel. Les académies, les courants artistiques, les salons mettent des étiquettes, catégorisent.
D'une part le sensible ou l'esthétique est plus large que l'art, et d'autre part dans l'art depuis plusieurs années, notamment contemporain, tout n'est plus de l'ordre du sens, ou encore, le sensible devient secondaire. Par exemple, l'art conceptuel. Certains vont refuser cette forme d'art, parce qu'ils ont une vision de l'art encore réduite au partage, à l'émotion. Si ces oppositions sont intéressantes, c'est à une condition : ne pas y voir du tout blanc ou noir, mais une variété formidable de gris qui s'interpénètrent et qu'il faut pouvoir distinguer!

Je voudrais revenir sur la citation disant que l'art ne sert à rien. Je trouve rassurante cette idée que l'art n'a pas forcément de fonction. Une question sur le moment où l'art a pu servir de propagande... A quoi ça peut servir quand ça sert mal?

J. C.-Je ne réponds pas en tant qu'historien de l'art, car je ne le suis pas. Mais prenons exemple sur le réalisme socialisme qui a dominé en Union Soviétique, ou encore la notion équivalente d'art prolétarié, une vision de l'art qui a mis les gens en prison, les a exploités, fusillés. Il y en a des moments de l'histoire récente, ou l'art était validé comme un instrument du politique par le pouvoir politique.
La phrase de Duvignaud est formidable, mais attention, cela ne veut pas dire que si l'art ne sert à rien, il est inutile ! Il finit par parler d'une «valeur incommensurable», qui

n'a pas de prix ! Nicolas Roméas a dit tout à l'heure : sans les pratiques artistiques, nous sommes réduits à la situation de nous voir imposer des valeurs, des modes d'évaluation qui nous réduisent à l'état de mécanique, ou de pure rationalité !
L'art n'a pas de prix : il a une valeur d'expérience humaine qui apprend quelque choses : non pas sur les objets qu'il montre mais d'abord sur nous-mêmes. Si ça n'est pas directement, c'est aussi à travers ce qu'il provoque : les grandes bagarres de civilisations sont d'abord esthétiques ! Ça sert à nous approprier le monde du social, de l'imaginaire, des représentations du réel. Et c'est sans prix ! Il faut l'évaluer mais pas à travers des chiffres, des nombres de spectateurs.

Une question vers le champ du politique : comment percevez-vous le livre de Frédéric Martel, «Mainstream» ? Il est provocateur avec cette idée que les politiques culturelles ont échouées en France dans leurs missions de démocratiser la culture, alors que nous avons un formidable vecteur de pratique qu'est la culture produite par les institutions culturelles par exemple.

J. C.- C'est une excellente question. Je pense qu'il n'y a pas eu d'échec, mais que c'est une politique à bout de souffle, qui a perdu ses raisons d'être. Je ne suis pas dans la position d'Adorno ou Horkheimer, tous deux philosophes et sociologues d'avant-guerre, d'inspiration libertaire, anarchiste et marxiste, qui ont condamné les industries culturelles. Si elles sont condamnables, selon Hannah Arendt, c'est lorsqu'elles prennent les objets de la culture pour en faire des objets industriels en leur faisant perdre toute leur qualité d'*interrogation*.
Personne aujourd'hui, en politique, n'aborde réellement, à travers les réalités socioculturelles, la crise, mais aussi toutes ces populations en quête d'une identité.
C'est une question sur laquelle les politiques n'ont pas de réponse parce qu'elles se contentent d'avoir une vision étroite, celle du chiffre : évaluer les effets en terme d'audience et de catégiories socio-professionnelles. Il faut redonner du sens au politique dans les politiques culturelles mais en développant les affaires humaines et la politique de la cité ; avec des expériences par rapport au langage artistique dans des lieux pas forcément destiné à la diffusion de l'oeuvre.

C'est intéressant de passer de la réflexion sur l'art à celle des pratiques artistiques. Dans ces pratiques, on fait rentrer toute une dimension politique de rapport à l'autre, et c'est une autre réflexion que celle du thème de l'art. En psychiatrie, on développe les pratiques artistiques à l'hôpital et en dehors, parce qu'on peut réinstaurer cette dimension de l'humain qui est spoliée par certaines directives...

Peut-on parler de la différence entre la médiation culturelle et la catégorie des médiateurs culturels telle qu'elle a été imposée ?

J. C.- J'essaye de ne plus parler de médiateur culturel, mais à chaque espace où l'art est présent, sollicitant l'attention sensible, il y a des gens qui interviennent à ce passage. Le médiateur, c'est un profil professionnel, de compétences dangeureusement enfermées dans une catégorie, à l'instar de l'animateur dans les années soixante. L'animateur qui était en relation avec le public est devenu relation public. On voit aussi combien le public est une construction des institutions.

Le terme de médiation culturelle comme pratique, né il y a quelques années a été extrêmement important, mais il nous empêche aujourd'hui de penser. Pensons à l'expérience artistique ou esthétique au travers de lieux dans lesquels les gens ne sont pas forcément là comme auditeurs ou spectateurs. Le premier outil de médiation est le langage, il y a aussi le corps ! C'est un mot riche, utilisons-le sans enfermer un phénomène complexe dans une catégorie.

Si j'ai bien compris, le terme de médiateur enferme ces personnes dans un certain champ de compétences, ce qui enfermerait à leur tour les publics dans un certain champ de vision . Mais le médiateur doit prendre conscience de l'identité de l'autre, en l'ouvrant sur d'autres champs spécifiques. C'est la nuance que je souhaitais apporter.

J. C.- Pour rebondir, c'est l'oeuvre, la démarche, le processus qui sont les véritables objets médiateurs et provoquent la nécessaire médiation.

Mais il y a un antécédent de nature politique : c'est de penser que la magie de l'art suffit à créer les conditions de la rencontre. Ça c'est la philosophie de Malraux, forte, kantienne. Le problème c'est que l'art est magique si l'on est éduqué à recevoir ces effets magiques. Le travail du médiateur c'est cette éducation sensible, préparer la rencontre avec l'oeuvre : ce qu'elle dit et ce qui est sous jacent. Le travail d'interprétation consiste à faire monter le signifié au niveau du signifiant. Mais émasculer l'oeuvre et il restera toujours de l'énigme !

Les mots de la journée

...

« Nous apprenons à parler un langage commun »

« Une confirmation : la culture est lien social »

« Des rencontres, oui, mais brèves »

«Attention à multiplier les journées, colloques.. Et ainsi donner plus de place aux discours sur l'action qu'à l'action elle-même»

« La rencontre corporelle de ce matin était une belle façon de parler de l'art »

« Chaque personne avec son identité professionnelle utilise l'art comme médiateur. L'essentiel est de constater que quelque soit le moyen et le lieu où la pratique artistique est utilisée, elle peut être accessible à tous et faire 'grandir' les gens qui l'explore ».

« Faire bouger le corps avant de faire bouger les neurones ça met en condition. Et ça fait tomber les barrières entre les gens »

« Une prochaine rencontre corporelle sans trop de verbal ! »

« Voir si du désir s'exprime auprès des usagers mais aussi des professionnels »

« Il serait intéressant de parler ou d'inviter des acteurs non institutionnels largement précurseur »

• • •

« Une idée de séminaire est déjà née de mon retour à l'équipe »

« Sortir du travail quotidien pour prendre de la distance et alimenter les connaissances et réflexions sur nos pratiques »

«Je ne sais pas si je parlerais de rencontres. Plutôt d'une fenêtre ouverte sur d'autres possibles»

« Besoin de sortir de l'isolement, d'entendre d'autres parler de leurs expériences, besoin de théories pour nourrir ma pratique »

«Ces rencontres pourraient regrouper moins d'intervenants pour leur donner plus de temps de parole »

« Se réunir pour réfléchir ensemble, pour construire et sauver notre place dans le système »

« Que le public se sente un peu plus acteur »

« Est-ce qu'on ne peut pas inviter à participer les publics non professionnels ? »

« Cette journée a surtout été un bol d'air et un partage autour de convictions que je sais aujourd'hui partagées. C'est déjà beaucoup dans le quotidien où parfois le découragement nous guette ! »

« Démonstration vivante de ce qui peut être entrepris »

« La parole aux usagers, la parole aux usagers, la parole aux usagers... »

Programme de la rencontre

Mardi 5 octobre 2010
Salle de la Cité, 10 rue Saint Louis Rennes

9h30 > **Mise en mouvement** des corps avec Osman Kassen Khelili et et Anne Karine Lescop

11h > **Conférence** avec Christophe Moreau et Jean Hurstel
«En quoi les processus de création artistique influencent-ils les parcours de vie ?»

12h30 > **Déjeuner libre**

14h00-16h30 > **Cinq projets** *portés* par les partenaires de la journée

17h30 > **Conclusion et perspectives** par Nicolas Roméas

18h-19h30 > **Conférence** de Jean Caune ouverte au public
«L'expérience de l'art : une modalité de la construction de Soi et du rapport à l'autre»

20h > **Apéro concert** de THE CAPS

20h30 > **Projections**
- *Le chemin de l'espoir, l'itinéraire d'accueillis qui montent un spectacle sur Bourges*, réal. Olivier Vaillant. Un film initié par la Fondation Abbé Pierre.
- *Rennes, situation 01*, réal. Samuel Boche assisté d'Anne-Cécile Paredes. Un film initié par l'association Tout Atout.
- *Habiter*, réal. Richard Volante. Un film initié par l'association Danse à tous les étages !

Liste des participants

NOM	PRENOM	STRUCTURE	FONCTION	MAIL
ANDREEN	Isabel	Spectacle Vivant en Bretagne	Chargée de mission production et mobilité	i.andreen@svbretagne.fr
ANDRO	Gaëlle	Ville de Rennes	Déléguée à la vie associative	gandro@ville-rennes.fr
ARRIBOT	Marie	Foyer de la Thébaudais	Animatrice	marie.arribot@gmail.com
AUDE DROUIN	Marie-Paule	Cidff 35 et URCidff	élue CA Cidff 35, secrétaire du Bureau UR	mpaude-drouin@voila.fr
AUDOUARD	Cédric	GPAS Bretagne	Secrétaire Général	gpasbretagne@free.fr
AURIAULT	Anne	Danse à tous les étages	Bénévole	
AUVERGNE-LARUE	Armelle	Le Crabe Rouge	Attachée de production	lecraberouge@neuf.fr
BALAH	Victorine	Participante	Participante à Carmen	
BARBEDET	Christine	Arts Vivants en Ille-et-Vilaine	Journaliste	christine.barbedet@gmail.com
BAUDOIN	Vincent	Pôle emploi, en convention avec le CG 35	Conseiller référent «artistes» Bénéficiaires du R.S.A.	vincent.baudoin@pole-emploi.fr
BAUMARD	Nathalie	Fil Rouge	Assistante sociale	nathalie.baumard@filrouge.info
BAZIN	Christian	ADSAO	Animateur socio-éducatif	adsao@wanadoo.fr
BEGOT	Annie	Danse à tous les étages !	Directrice	asso@danseatouslesetages.org
BEREAU	Amparo	CHGR	Art-thérapeute	a.bereau@ch-guillaumeregnier.fr
BICHE	André	Apase Fil Rouge	Coordinateur	andre.biche@apase.org
BISEUIL	Hervé	Arts Vivants en Ille-et-Vilaine	Directeur	herve.biseuil@arvivan.org
BLIN-DANIEL	Danielle	Danse à tous les étages !	Bénévole adhérente	
BOTREL	Anne-Héloise	Ligue de l'enseignement d'Ille-et-Vilaine	Médiatrice culturelle en milieu pénitentiaire	ahbotrel@laligue.org
BOUCHAUDY	Marie-Pierre	Rennes Métropole	Chef de projet Cité des idées	mp.bouchaudy@agglo-rennesmetropole.fr
BOUCHERON	Véronique	ex-Domaine de Kerguéhennec Centre d'art contemporain	Responsable du service des publics	boucheron.veronique@free.fr
BOURDON FORET	Sylvie	Association Libre Accis	enseignante Méthode Feldenkrais et danse contemporaine	libre-accis@orange.fr
BOUTANT	Karine	GPAS Val d'Ille	Pédagogue de l'espace public	gpasvaldille@free.fr
BRESSY	Marianne	Dayblind	Réalisatrice	dayblind@no-log.org
BRETEL	Erwan	Fondation Abbé Pierre	Responsable Bretagne	ebretel@fondation-abbe-pierre.fr
BRINGOLET	Georgette	Préfecture d'Ille-et-Vilaine	Déléguée du Préfet	georgette.bringolet@ille-et-vilaine.pref.gouv.fr
BRUNETEAU	Maryline	Association L'autre regard	Animatrice	lautre.regard@laposte.net
CAMUS	Yannis	Cie Alter Ego	Animateur	theatre@compagnie-alterego.com

NOM	PRENOM	STRUCTURE	FONCTION	MAIL
CASTILLA	Emmanuelle	UER/CHGR	Ergothérapeute/ Art thérapeute	uer@ch-guillaumeregnier.fr
CASTILLA	José	THE CAPS	chant, guitare, basse, composition, arrangements	reso.5@ch-guillaumeregnier.fr
CAUNE	Jean	Université Stendhal de Grenoble	Professeur émérite	jean.caune@wanadoo.fr
CAVEY	Lucie	Association Tout Atout	Chef de projet	coordination@toutatout.org
CHAFI	Malika	Fondation Abbé Pierre	Chargée de mission Paris	mchafi@fondation-abbe-pierre.fr
CHARPENTIER	Brigitte	FRAC Bretagne	Responsable Service éducatif	charpentier.fracbretagne@wanadoo.fr
CHARUEL	Patricia	Centre Médico-Psychologique	Infirmière	v.prioul@ch-guillaumeregnier.fr
CHERON	Bruno	Fédération d'Animation Rurale en Pays de Vilaine	Directeur	bruno.cheron@lafede.fr
CHEVALIER	Marina	CDAS Couronne Rennaise Est	Informatrice Sociale	marina.chevalier@cg35.fr
CLOLUS	Estelle	CDAS Cleunay	Informatrice Sociale	estelle.clolus@cg35.fr
COGNET	Françoise	AgenZenCom	Animation de débats, lectures publiques	fran35@sfr.fr
COIRIER DROUET	Laure	La Luna	Plasticienne	coirier.drouet@wanadoo.fr
COURTET	Gaëlle	Cie Quai des valses	Chorégraphe	contact@quaidesvalses.fr
DARTIGUENAVE	Bruno	DRAC	Chargé de mission pour l'action territoriale	bruno.dartiguenave@culture.gouv.fr
DAULT	Maryse	Théâtre de l'Aire Libre	Responsable des relations publiques	mdault@theatre-airelibre.fr
DAVID	Muriel	Spectacle Vivant en Bretagne	Chargée de mission Création et cultures artistiques	m.david@svbretagne.fr
DELAMARRE	Christine	GIRFAS / IRTS de Rennes	Formatrice	christine .delamarre@irts-bretagne.fr
DELAMARRE	Morgane	Danse à tous les étages!	Médiatrice culturelle	asso@danseatouslesetages.org
DELEURME	Elisa	Office Culturel de Fougères	Service communication / partenariat / actions culturelles	n.hamon@culture-oc.fr
DELPECH	Eric	Cie Quai des valses	Chorégraphe	contact@quaidesvalses.fr
DESLOGES	Sébastien	Arts Vivants en Ille-et-Vilaine	Chargé du dévelopement	sebastien.desloges@arvivan.org
DIVAY	Stéphane	Centre Médico-Psychologique	Infirmier	v.prioul@ch-guillaumeregnier.fr
DORE	Pierre Yves	DDCSPP Jeunesse et sports	Responsable "politique de la ville et développement des territoires"	pierre-yves.dore@ille-et-vilaine.gouv.fr
DORVAL	Philippe	Iut Carrières sociales	Enseignant arts plastiques	philippe.dorval@univ-rennes1.fr
DUCATILLON	Brigitte	Créatives	Participante Créatives	bducatillon@laposte.net
DURAND	Jean-René	THE CAPS	chant, guitare, basse, composition	
DUVIVIER	Chloé	Ligue de l'enseignement 35	Animatrice	cduvivier@laligue.org
ETIENNE	Marion	Opéra de Rennes	Responsable de l'action culturelle	marion.etienne@opera-rennes.fr
FANOUILLERE	Joanne	Danse à tous les étages !	Assistante d'administration	asso@danseatouslesetages.org
FAURE	Alain	Association Périscopages	Coordinateur	contact@periscopages.org
FAURE	Cyrielle	Artiste	Artiste avec Tout Atout	cyrielle.faure@yahoo.fr
FAUVEAU	Nicole	Mairie de Chateaugiron	Directrice de l'espace jeunes	estia.espacejeunes@orange.fr
FERRE	Guy-Jean	Foyer Benoît Labre	Educateur	guyferre@gmail.com
FEVRIER	Solenne	Alfadi	Travailleuse social	solenne.fevrier@alfadi.fr

NOM	PRENOM	STRUCTURE	FONCTION	MAIL
FLEIG	Katja	Cie Enco.re	Chorégraphe	contact@enco-re.eu
GAINIE	Noémie	Clinique du Moulin et Hôpital Privé Sévigné	Assistante de service social	n.gainie@gsante.fr
GALAIS	Aurélie	Association Tout Atout	Stagiaire	coordination@toutatout.org
GEFFRAULT-CADEC	Martine	Indépendante	Metteur en scène	martine.geffrault-cadec@wanadoo.fr
GEISEN	Laureline	Association TransMusicales	Assistante de direction, Coordinatrice technique aux Trans	laureline@transmusicales.com
GERMON	Lucie	Tout Atout	Coordination, remplaçante	coordination@toutatout.org
GILLES	Florie	Les tombées de la nuit	Chargée de relations publiques	accueilpro@lestombeesdelanuit.com
GIRARD-GENDRON	Armelle	Association L'autre regard	Animatrice	lautre.regard@laposte.net
GLOAGUEN	Catherine	Ligue de l'enseignement 35	Médiatrice culturelle en milieu pénitentiaire	cgloaguen@laligue.org
GOATER	Sylvie	Danse à tous les étages !	Bénévole adhérente	
GOUERY	Damien	Cie Alter Ego	Service civique	théâtre@compagnie-alterego.com
GOYER	Jean-Luc	Atelier culturel Maurepas	Responsable de l'atelier culturel	atelier-culturel-maurepas@hotmail.com
GRIGOLETTO	Laëtitia	Danse à tous les étages	Stagiaire	asso@danseatouslesetages.org
GROUSSEAU	Marion	Mairie de Chateaugiron	Animatrice jeunesse	estia.espacejeunes@orange.fr
GUERIN	Anne	Fédération d'animation rurale en pays de vilaine	Animatrice Art et Patrimoine	bruno.cheron@lafede.fr
GUILBERT	Richard	Centre Culturel Colombier	Chargé de développement culturel	richard.guilbert@centrecolombier.org
GUILLANTON	Enora	Centre Hospitalier Bon Sauveur	Musicothérapeute	dominique.loas@fondationbonsauveur.fr
HAQUIN	Nathalie	CAE Rennes Fréville	Educatrice	nathalie.haquin@justice.fr
HENRY	Corinne	Centre Hospitalier BonSauveur	Art-thérapeute	dominique.loas@fondationbonsauveur.fr
HERBERT	Benoît	SAVS APPARTH	Chargé d'insertion sociale et professionnelle	bherbert@apparth.fr
HIKITA	Junko	Indépendante	Artiste	junkohikit@yahoo.fr
HURSTEL	Jean	Banlieues d'Europe	Directeur	banlieues.deurope@wanadoo.fr
INGRAO	Myriam	Danse à tous les étages !	Assistante événements-relations publics	asso@danseatouslesetages.org
JOLIVET	Myriam	Cie Alter Ego	Service civique	
KASSEN KHELILI	Osman	Cie Kassen K.	Chorégraphe interprète	kassenk@free.fr
LAUNAT	Dominique	Centre Hospitalier Guillaume Regnier	Psychologue	d.launat@ch-guillaumeregnier.fr
LE BRECH	Marie	Animatrice sociale	Animatrice sociale	marie.lebrech@gmail.com
LE BERRE	Danièle	Conseillère en insertion	Mission locale du pays de Vannes	leberre.mlpv@wanadoo.fr
LE BRETON	Hélène	GRPAS	Pédagogue de rue	grpas@free.fr
LE CORRE	Odile	Centre médico-social de Ploërmel – CG 56	Référente de documentation et coordinatrice de projets	odile.lecorre@cg56.fr

NOM	PRENOM	STRUCTURE	FONCTION	MAIL
LE TALLEC	Gwen	Conseil général d'Ille-et-Vilaine	Attaché territorial – Chargé de Mission Insertion Professionnelle	gwenael.le-tallec@cg35.fr
LEGALL	Yvette	Le Triangle	Chargée des arts plastiques	yvette.legall@letriangle.org
LEMAITRE	Françoise	Médiathèque départementale d'Ille-et-Vilaine	Bibliothécaire chargée de mission petite enfance	francoise.lemaitre@cg35.fr
LEMANT	Yael	Association Le Temps du Regard	Coordinatrice du service	lesacanthes35@orange.fr
LEPEINTEUR	Catherine	Médiathèque départementale	Responsable du service formation animation	catherine.lepeinteur@cg35.fr
LESCOP	Anne-Karine	Artiste intervenante	Danseuse	annekarine.lescop@yahoo.fr
LESEPT	Nathalie	association Le Temps du Regard	Coordinatrice du service	lesacanthes35@orange.fr
LESTREHAN	Michel	Cie Prana	Chorégraphe	prana.compagnie@wanadoo.fr
LETOURNEL	Claire	Conseil Général des Côtes d'Armor	Chargée des arts visuels, Direction de la Culture, du patrimoine et de la lecture publique	letournelclaire@cg22.fr
LETOURNEUX	Geneviève	Ville de Rennes	Conseillère municipale éducation artistique	gletourneux@ville-rennes.fr
LIANG	Hsin-Wen	Indépendante	Artiste plasticienne	lianghsinwen@yahoo.fr
LILLO	Nathalie	Direction régionale Pôle Emploi	Médiatrice/ Correspondante Pôle emploi Spectacle	nathalie.lillo@pole-emploi.fr
LLONGARRIU	Ester	projet Créatives	Participante Créatives	llongarriu@hotmail.com
LOAS	Dominique	Centre Hospitalier BonSauveur	Animatrice	dominique.loas@fondationbonsauveur.fr
LORIN	Christine	Enseignante en arts	Enseignante en arts	christine.lorin@club-internet.fr
LOUVEL	Romain	Centre d'Expérimentation Sociale Artistique, Rennes	Plasticien	herel2@free.fr
LUCIA	Anne	Le Crabe Rouge	Attachée de production	lecraberouge@neuf.fr
MACE	Antoine	L'Echelle de Jacob	Comédien	echelledejacob@hotmail.fr
MANCEAU	Claudie	Hôpital de Port-Louis Riantec	Attachée culturelle mission culture à l'hôpital	dimanceau@laposte.net
MASSOT	Mireille	Conseil Général 35	1ère vice-présidente	mireille.massot@cg35.fr
MATAS	Isabelle	Arts Vivants en Ille-et-Vilaine	Chargée du conseil	isabelle.matas@arvivan.org
MEREL	Françoise	Asfad Brocéliande	Conseillère ESF	hebergementinsertion3@asfad.fr
MEYER	Isabelle	Loisirs Jeunes	Coordinatrice jeunesse	loisirsjeunes.meyer@orange.fr
MONNIER	Julien	Association Tout Atout	Médiateur	mediation@toutatout.org
MOREAU	Christophe	JEUDEVI	Sociologue	moreau.jeudevi@org
MORIN	Brigitte	Danse à tous les étages !	Bénévole adhérente	
MORIN	Colette	La Balade du livre	Administratrice	labalade.deslivres@wanadoo.fr
NAESSENS	Ophélie	Université Rennes 2	Doctorante, plasticienne et enseignante	ophelie.naessens@orange.fr
ORVOINE	Dominique	INSOLIDO Conseil et production	Directrice	insolido@orange.fr
PELLETIER	Laurence	La Réplic et Pic	Metteur en scène	pelletier.laurence@free.fr
PERON	Lina	Association L'autre regard	Bénévole	lautre.regard@laposte.net

NOM	PRENOM	STRUCTURE	FONCTION	MAIL
PICART	Franck	Association jeanPierre	Chorégraphe interprète	franck.picart@gmail.com
POLO	Jean-François	CRAPE-CNRS	Enseignant chercheur	jean-francois.polo@sciencespo-rennes.fr
PRADO	Laurence	Lycée Jeanne d'Arc	Formatrice en travail social	laurenceprado@wanadoo.fr
PRINS	Martine	Et si on se parlait ! Reso structure	Administratrice	martine.prins@yahoo.fr
RAULT	Sylviane	CASSAJA	Assistante sociale	s.rault@ch-guillaumeregnier.fr
REUZE	Anne Sophie	Alfadi	Travailleur social	annesophie.reuze@alfadi.fr
REY	Morgane	Cie Erebé Kouliballets	Chorégraphe	association.kouliballets@orange.fr
ROBIC	Anne-Marie	Antenne Sociale CAF de Ploërmel	Conseillère en ESF	anne-marie.robic@cafvannes.cnafmail.fr
ROMEAS	Nicolas	Cassandre /Horchamp	Directeur de publication	cassandre@horschamp.org
ROSSIGNOL	Maryse	Ligue de l'enseignement 35	Chargée de mission régionale Culture / Justice	mrossignol@laligue.org
ROUGIER	Christine	Compagnie Biwa	Artiste chorégraphe / médiatrice artistique	rougier.SCH.christine@wanadoo.fr
SABOT	Marie	Apase	Travailleuse sociale	marie-claude.sabot@apase.org
SANS	Christine	Centre social Villejean	Animatrice	christine.sans@assoarcs.com
SCOLAN	Estelle	Conseil régional de Bretagne	Chargée de mission	estelle.scolan@region-bretagne.fr
SERGENT	Chloé	CM&P Beaulieu	Animatrice	chloe.sergent@fsef.net
SICHLER	Jacques	L'Antipode	Chargé du développement artistique et de l'action culturelle	actionculturelle@antipode-mcj.com
SZYJAN	Philippe	Apase Fil Rouge	Accompagnateur	philippe.szyjan@filrouge.info
TATREAUX	Sandrine	Ligue de l'enseignement FOL 29	Animatrice	sandrinetatreaux@sfr.fr
THEAUDIERE	Chantal	Créatives	Participante Créatives	ch.theaudiere@free.fr
THEBAULT	Fanny	Université Bordeaux 3	Master 2 "Pratiques artistiques et action sociale"	fannythebault@yahoo.fr
TUAL	Alexandre	Association Prisme	Formateur jeunes parcours +	prisme.aiguillon@wanadoo.fr
TUAL	Roberte	Danse à tous les étages!	Membre du CA	
TUAL	Thierry	THE CAPS	batterie, percussions, composition	
VALLEE	Bernadette	Librairie Planète IO	Libraire	planeteio@free.fr

Bibliographie

Action culturelle dans les quartiers.
Enjeux, méthodes. Bruno Colin, Culture & Proximité (hors-série), Opale, 1998.

Actions culturelles et développement des quartiers : les enjeux du renouvellement des modes d'intervention.
Fors Recherche Sociale n°164. Octobre-décembre 2002, 82 p.

Anthropologie du corps et modernité.
David Lebreton, PUF , 2008.

L'art, ça nous regarde.
Préalables à des pratiques d'ateliers, sous la direction de l'équipe du Foyer d'accueil et de promotion Hubert Pascal. Editions du Champ Social, 2001.

L'art en banlieue. Contre-feux.
Revue Cassandre n°65 et 66 : Printemps – été 2006.

L'art pour quoi faire, à l'école, dans nos vie, une étincelle.
Collection Autrement, collectif, 2002

> CAUNE, JEAN
Acteur-spectateur, une relation dans le blanc des mots.
Nizet, 1996

La culture en action,
PUG, réédition, 1999

L'éducation populaire et le théâtre : le public d'Avignon en action.
Préf. Jean-Louis Fabiani, 2008.

Esthétique de la communication.
« Que sais-je ? », PUF, 1997

La démocratisation culturelle, une médiation à bout de souffle.
Daniel Lescott, Préf. PUG 2006.

Pour une éthique de la médiation.
PUG, 1999 <

Les contrats urbains de cohésion sociale : guide méthodologique.
Délégation interministérielle à la ville, 2006

Création artistique et dynamique d'insertion : actes du colloque transnational de Pont-de-Claix 23 et 24 mars 2000.
Jean-Louis Bernard, L'Harmattan, 2001.

Cultures adolescentes, entre turbulence et construction de soi.
collection Autrement, dirigé par David Le Breton, Paris, 2008.

Culture et déplacement –dans l'Art et la Culture.
Marc Auge, Odile Jacob, 2002, 318 p.

Culture et politique de la ville.
Philippe Chaudoir, Jacques de Maillard. Editions de l'aube, 2004, 203 p.

Culture et politique de la ville : Une évaluation.
Maurice Blanc, Sophie Le Coq, Dir. Jacques Maillard et Philippe Chaudoir, 2004.

Du théâtre grec au happening, la fonction de l'imaginaire dans les sociétés.
Spectacle et Société. Jean Duvignaud, Denoel, 1970.

Ecrire le renouvellement urbain : comment associer par l'écriture les habitants au projet urbain.
Actes du séminaire organisé à Nantes, les 7 et 8 octobre 2003, par la Fédération des Villes Lecture. 72 p.

Entretiens Culture et ville 2000.
Actes des rencontres des 28 et 29 novembre 2000, à Mérignac. Musiques de Nuit Diffusion et Quartiers d'Aquitaine, 2001. 129 p.

> HURSTEL, JEAN
Chroniques culturelles barbares.
Editions Syros, 1988.

Jeunes au bistrot, cultures du macadam.
Editions Syros, 1984.

Réechanter la ville.
Editions L'Harmattan, 2006.

Une nouvelle utopie culturelle en marche ?, essai sur une autre vision de l'action culturelle en Europe.
Editions de l'Attribut, 2009.

Comment (re)concilier culture et développement local ?
In L'observatoire des politiques culturelles n°16, automne 1998. <

L'identité humaine.
Edgar Morin, Seuil, 2001, 287 p.

L'invention de soi.
Jean-Claude Kaufman, Armand Colin, 2004, 346 p.

Itinéraires : culture, insertion, jeunes.
Ministère du travail, de l'emploi et de la formation professionnelle, Ministère de la culture et de la communication, juillet 1990, 96 p.

La légitimité culturelle en questions.
Sylvette Giet, Dir. François Debruyne, Thierry Cottour, Thierry Crepin, David Vandiedonck, 2004.

Mainstream : enquête sur cette culture qui plaît à tout le monde.
Frédéric Martel, 2010.

Moments de l'expérimentation.
Pascal Nicolas-Le Strat, éditions Fulenn, 2009, 160 p.

Nouveaux Territoires de l'Art. Institut des villes.
Editions Sujet Objet, 2005, 295 p.

Nouveaux Territoires de l'Art : paroles d'élus.
Institut des villes. Editions Sujet Objet, 2006,

La parole poétique – dans l'Art et la Culture.
Yves Bonnefoy, Odile Jacob, 2002, 318 p.

Observatoire national des zones urbaines sensibles : rapport 2009.
Secrétariat national du CIV. Observatoire national des zones urbaines sensibles, 2009.

Le partage du sensible – esthétique et politique.
Jacques Rancière, éditions La fabrique, 2002, 74 p.

La place de la culture dans les contrats urbains de cohésion sociale.
Sophie Le Coq, Réseau villes : Centre de ressources politique de la ville, 2008.

Les pratiques artistiques et culturelles des jeunes : mieux connaître pour mieux accompagner, continuité et - ou rupture.
Chantal Dahan, Préf. 2007.

La pratique de l'art.
Antoni Tàpies, Gallimard, 1994, 284 p.

Les publics du rap : enquête sociologique.
Stéphanie Molinero, 2009.

Politique du hip-hop : action publique et cultures.
Stéphanie Molinero, 2009.

Propos Cités : culture et lien social.
Ministère de la culture et de la communication, juin 1991, 48 p.

Psychiatrie-prisons, quelles actions artistiques ?
Éditions Nöys-Cassandre/Horchamps, 2007, 280 p.

Que peuvent les politiques culturelles pour le lien social ?
In L'Etat de la France, Jean-Pierre Saez, 1999-2000, La Découverte.

Le rôle de l'art dans les transformations sociales.
Jean-Pierre Colin, Françoise Seloron. Publisud, 1994.

Santé mentale et pratiques artistiques.
Revue Pratiques artistiques en santé mentale n°3 - Août 2010

Sociologie de la culture populaire.
Antigone Mouchtouris, L'Harmattan, 2007. 198p.

SITES INTERNET

Arts vivants en Ille-et-Vilaine, développement et ressources pour les arts vivants en Ille-et-Vilaine: www.arvivan.org

Spectacle vivant en Bretagne, centre ressource pour le spectacle vivant en Bretagne : www.spectacle-vivant-bretagne.com/

CRES Bretagne, portail de l'économie sociale et solidaire en bretagne : http://www.cres-bretagne.org/

Lien social, hebdomadaire fait par et pour les travailleurs sociaux, rubrique culture : http://www.lien-social.com

Passeurs de culture, plateforme de ressources des acteurs de l'accompagnement des pratiques artistiques et culturelles : http://www.passeursdeculture.fr/

A Double Sens, l'association organise des Rencontres autour des arts interactifs et participatifs en partenariat avec la Maison des Métallos et Arcadi : http://www.adoublesens.fr/

Culture Action Europe, association défendant le rôle des arts et de la culture dans le développement du projet européen : http://www.cultureactioneurope.org/

Avec le soutien du Ministère de la culture et de la communication-DRAC de Bretagne, la ville de Rennes, la Fondation Abbé Pierre, la Direction Générale de la Cohésion Sociale et le Crédit Coopératif de Rennes.

Journée professionnelle de réflexion

Mardi 5 octobre 2010, Rennes (35)
Salle de la Cité (Métro Ste-Anne)

Avec les interventions de :
Christophe Moreau, Jean Hurstel, Nicolas Roméas, Jean Caune.
Conférences, ateliers, projections, apéro concert.

INFLUENCE DES PROCESSUS DE CREATION ARTISTIQUE SUR LES PARCOURS DE VIE

Rencontres professionnelles entre les acteurs sociaux et culturels, les artistes et les publics.

L'ART COMME LEVIER

Une journée proposée par
Danse à tous les étages !
En partenariat avec l'association Tout Atout, l'Opéra de Rennes, le Centre Hospitalier Guillaume Régnier, le Département Carrières sociales de l'Iut de Rennes.

Danse à tous les étages !
10 rue Jean Guy - 35000 Rennes
02 99 31 30 13
asso@danseatouslesetages.org
www.danseatouslesetages.org

Conception du visuel : catherinelecarrer@yahoo.fr
Retranscription : Myriam Ingrao avec l'aide d'Anne Auriault.

Nous remercions la Cie Alter Ego qui a animé les échanges dans une dynamique interactive et coopérative.
www.compagnie-alterego.com